

JOURNAL DES DEMOISELLES.

ESTEBAN MURILLO.

I.

Un jeune homme qui pouvait avoir atteint sa vingt-cinquième année, et dont la physionomie fine et expressive offrait un singulier mélange de douceur, d'observation et de rêverie, suivait d'un pas inégal la route qui, côtoyant la rive du Mançanarez, conduit à la porte Saint-Vincent. Inattentif aux objets qui l'entouraient, à la majesté de Madrid qui se dressait à ses yeux, avec ses grandes places, ses cent églises et couvents, ses fontaines, ses larges *barrios* (1), il passait d'une rue à une autre et semblait se concentrer dans une idée qui l'absorbait.

Il était arrivé en face du Buen-Retiro, ce palais sombre, sans régularité, et cependant empreint d'un véritable cachet de grandeur. C'est là qu'il s'arrêta : son œil sérieux mesura les noires murailles derrière lesquelles s'étaient abrités tant de douleurs, de fatigues, de travaux, et aussi tant de puissance, à une époque où le souverain de l'Espagne portait vingt-deux couronnes et où l'on pouvait dire sans exagération que jamais le soleil ne se couchait dans ses États.

Notre inconnu s'était, en marchant, trop bien affermi dans sa résolution pour hésiter au dernier moment. Il s'approcha

des gardes du palais et demanda à entrer chez don Velasquez.

Un officier vint, et toisant le jeune homme, dit avec dédain :

« Señor caballero, don Velasquez vous attend-il ? »

— Je n'ai pas l'honneur d'être connu de lui.

— Avez-vous à lui remettre quelque lettre de recommandation ?

— Aucune. »

L'officier se mit à rire en haussant les épaules.

« Et vous croyez, dit-il, qu'on peut être admis ainsi chez le grand Velasquez, chez le premier peintre de Sa Majesté Philippe IV et du célèbre ministre le comte-duc d'Olivarès ! Ah ! vous vous imaginez que le plus illustre artiste du monde entier, que l'ami de Rubens, que le favori des rois, va se déranger pour recevoir le premier venu ! »

Ici l'officier prit une pose triomphante et aiguisa les longs crocs de sa moustache. Le jeune homme était consterné. Cependant il se ravisa.

« Seigneur capitaine, dit-il, si vous êtes un vrai chrétien, vous ne refuserez pas d'obliger un pauvre garçon qui est venu de bien loin pour obtenir une audience de don Velasquez. Pourriez-vous lui faire porter ceci ? »

— Très-volontiers. Mon empressement vous prouvera ma bonne volonté. »

(1) Quartiers.

Profitant de la permission, le solliciteur tira de dessous son manteau un petit carton, et le remit à l'officier avec ce billet qu'il écrivit rapidement au crayon :

« Illustre Velasquez,

» Je vous suis inconnu ; mais moi, j'é-
» prouve le besoin de vous voir, de vous
» témoigner ma respectueuse admiration.
» Pour cela, je suis venu de Séville à pied.
» L'art est ma vie ou plutôt mon rêve :
» car j'ignore ce que Dieu a mis en moi,
» et si ce que j'ai pris pour une vocation
» n'est point le délire de l'orgueil et la fu-
» mée de l'ambition. L'homme ne saurait
» se connaître ni mesurer ses forces, sur-
» tout lorsqu'il est comme moi sans ex-
» périence. Mais que je vous voie, que
» je contemple une fois vos œuvres im-
» mortelles, et je me croirai trop heu-
» reux.

» Bartolomé Esteban MURILLO. »

Au bout de dix minutes, l'officier du palais revint vers la grille. Son pas était pressé, sa physionomie riante. Il tendit la main au jeune homme et lui dit avec une certaine expression de déférence :

« Que votre Seigneurie veuille bien me suivre.

— Comment ! il me serait accordé....

— Nous allons chez don Velasquez. »

Ils côtoyèrent le palais, tournèrent derrière l'aile gauche ; puis, par une petite cour ornée de bas-reliefs en marbre, de vases grecs et de fleurs, digne vestibule du logis d'un grand artiste, ils arrivèrent à une porte au seuil de laquelle se tenait debout un homme d'une taille majestueuse.

C'était Jacques Rodriguez de Silva y Velasquez, le chef de l'école de Madrid ; celui que Philippe IV, se consolant par les arts des tristes épreuves de son règne, avait comblé de faveurs et installé au Buen-Retiro.

Velasquez contemplait Esteban qui s'avavançait timidement, et lorsque celui-ci ne fut plus qu'à deux pas, les bras du maître

s'ouvrirent : Velasquez pressa Murillo contre son cœur.

« Viens, mon fils, dit-il avec une tendre effusion ; viens, tu as eu raison de compter sur moi. »

Il l'entraîna. Murillo, en pénétrant dans l'atelier, vit sur une table son carton ouvert et ses dessins éparpillés. Velasquez le mena devant la table, et là, posant fortement le doigt sur une tête de Vierge :

« Ton âge ? demanda-t-il.

— Vingt-cinq ans.

— Ton pays ?

— Séville.

— Tes parents ?

— Gaspar Esteban Murillo et Maria Perez.

— Ils sont pauvres ?

— Oui, seigneur.

— Qui t'a donné les premières leçons de peinture ?

— Un de mes parents, Juan de Castillo. Mais il n'a pas tardé à me renvoyer chez moi en disant qu'il n'avait plus rien à m'apprendre.

— Je le crois aisément.

— Pedro de Moya, l'excellent coloriste, passait par Séville en se rendant de Londres à Grenade : il m'a donné quelques conseils.

— Je m'en suis aperçu. Et comment, étant pauvre, as-tu osé et pu entreprendre le voyage de Madrid ?

— Voici ce que j'ai imaginé de faire. J'ai acheté beaucoup de toile : je l'ai divisée en petits compartiments bien égaux, je l'ai imprimée (1) moi-même, j'y ai peint une quantité de sujets pieux, de fleurs, d'oiseaux ; puis j'ai vendu le tout à des marchands qui préparaient leur cargaison pour l'Inde.

— Fort bien ! dit en riant Velasquez. C'est là de l'industrie, et j'aime à voir un

(1) On se sert de ce terme pour indiquer la préparation de la toile destinée à la peinture à l'huile.

esprit tendre si droit et si ferme vers son but. Maintenant écoute, mon fils, et pèse mes paroles ; car ce sont celles d'un homme qui a quelque expérience du métier. Cette tête de la sainte Vierge m'a suffi pour deviner ton avenir. Dès ce moment, je te le prédis, si Dieu daigne te prêter force et longue vie, tu es appelé à...

Velasquez n'avait pas achevé sa phrase lorsqu'une porte latérale s'ouvrit : un homme parut et s'avança d'un air affectueux vers les deux artistes. La richesse de son costume, le collier de la Toison d'or qui tombait sur sa poitrine, son air de commandement, tout indiquait son rang élevé. A sa vue, Velasquez s'était profondément incliné. Quant au nouveau venu, il avait laissé tomber un regard indifférent sur Murillo.

« Velasquez, demanda-t-il, quel est ce jeune homme ? et que lui disais-tu quand je suis entré ? »

— Sire, répondit le peintre, j'allais faire une prédiction.

— Ah ! ah !... Parle, si je ne suis pas de trop. Et vous, mon ami, ne vous troublez pas ainsi : le roi d'Espagne dépose ici l'étiquette.

— Puisque Votre Majesté m'y autorise, reprit Velasquez, je continue. Notre patrie est fière de ses artistes : elle compte en première ligne Antonio del Rincon, Luis de Vargas, Luis de Morales, el Mudo, Alonso Sanchez Coello, Pablo de Cespades.

— Et elle compte surtout, interrompit Philippe IV, mon ami et féal Velasquez, l'auteur des portraits inimitables de Fonseca, d'Olivarès et de l'amiral Pajeja.

— Eh bien ! Sire, dit solennellement Velasquez ; eh bien ! veuillez accorder à ce jeune Sévillan la permission de copier pendant quelques années dans vos palais et à l'Escorial, les Titien, les Ruben, les Van-Dyck si précieux qui s'y trouvent réunis. Après cela, voici ce que je prédis : Bartholomé Esteban Murillo sera la gloire de votre règne, l'objet de l'admiration de

la postérité, et dépassera tous les artistes de l'Espagne, sans en excepter votre fidèle sujet Velasquez !... »

Le roi et Murillo demeurèrent, l'un stupéfait, l'autre comme épouvanté de cette immense prédiction, tandis que Velasquez, calme et noble, fixait de nouveau son regard sur cette tête de Vierge qui justifiait ses paroles, et qui, à trente années de distance, était le présage certain de la *Conception immaculée*.

II.

Dans la vaste plaine où Séville étale fièrement ses maisons moresques et s'enorgueillit de son immense cathédrale, que termine si majestueusement la chapelle de *Nuestra Señora de los Reyes* (1) ; dans cette plaine où nous ne pourrions énumérer les merveilles de l'architecture et les prodiges de la foi, il y a un faubourg délicieux qu'on nomme la Triana. On s'y rend, de la ville, par un grand pont de bateaux. A l'entrée du faubourg est la maison de l'Inquisition, espèce de bâtiment sombre et antique ; à quelques pas de là, un cours (2) avec une belle fontaine que décorent deux hautes colonnes de pierre surmontées des statues d'Hercule et de Jules César (3).

C'est près de cette fontaine que s'arrêta une jeune fille d'environ quatorze ans qui venait de sortir, tout en larmes, de la maison des Dominicains. Son costume délabré, mais original par la forme et les couleurs, avait une étrangeté pittoresque. Il n'était pas difficile de reconnaître dans cet enfant une de ces filles de Gitanos que la fervente Espagne réprouvait, chassait de tous côtés, et considérait comme autant

(1) Bâtie par le roi Ferdinand le Saint, qui y est enseveli avec son fils Alphonse le Sage et la reine Béatrix sa femme.

(2) Lieu de promenade.

(3) Le premier passe pour le fondateur, le second pour le restaurateur de Séville.

d'émissaires de l'enfer. Aussi, tous les Sévillans qui passaient près d'elle, se gardaient-ils bien de lui témoigner aucun intérêt.

Seul, un homme, après l'avoir considérée longtemps avec attention, s'approcha d'elle et lui adressa la parole. En entendant cette voix, la jeune fille tressaillit, leva lentement la tête, puis la laissa retomber, comme si elle n'espérait plus rien en ce monde. Cependant cet homme n'avait pas entrepris de l'assister, de la consoler, pour la quitter brusquement. Il demeura immobile et reprit la parole :

« Au nom du ciel, dit-il, qu'avez-vous, mon enfant ? Est-ce la misère qui vous accable ? »

— La misère !... répondit-elle d'une voix sourde et entrecoupée ; j'y suis accoutumée. Elle peut se supporter. Ce qui m'accable, seigneur, c'est le chagrin.

— Le chagrin ?... Avouez - m'en la cause. Peut-être me sera-t-il permis de vous être utile.

— Personne, dit-elle amèrement et en dirigeant ses yeux noirs vers la maison de l'Inquisition, personne en Espagne ne peut détourner les condamnations qui sont prononcées dans ce lieu. »

Le Sévillan suivit ce regard et frémit. Mais, sans se laisser décourager, il reprit :

« Quelqu'un des vôtres est-il condamné par le saint office ? »

— C'est mon père, hélas ! c'est Metillo le Gitano, le damné, comme ils l'appellent.

— Qu'a-t-il fait ?

— Il n'est pas chrétien.

— Ni vous non plus, sans doute ?

— Moi ! s'écria la jeune fille, avec l'accent d'une fureur sauvage.

— Ah ! pauvre enfant !... dit son interlocuteur. Je vous plains : car vous n'avez pas eu le bonheur d'être élevée dans la foi ; ce n'est pas votre faute ; on ne vous a point fortifiée par la culture de l'âme contre les maux de cette vie.

— Que faites-vous, cher Murillo ?... dit

le duc d'Arcos qui passait, suivi de trois laquais, et venait de s'arrêter pour entendre ce colloque. Vous voulez convertir cette païenne ?

— Monseigneur, répondit l'artiste, si j'avais cette joie, si j'obtenais cette victoire, j'y attacherais plus de prix qu'à dix de mes meilleures toiles. »

Le duc sourit en levant légèrement les épaules, et suivit son chemin.

Après un moment de réflexion, Murillo se dit :

« Autrefois j'ai béni la main du généreux Velasquez, lorsqu'elle s'est tendue vers moi. Velasquez eût pu me repousser, moi inconnu. Il en avait le droit. Et cependant il s'est montré pour moi un second père. Ce qu'a fait Velasquez, Murillo peut et doit le faire à son tour.

Il ajouta :

« Venez, mon enfant, venez. Ma maison n'est qu'à deux pas, et ma femme vous y recevra cordialement.

— Moi, seigneur... moi entrer sous le toit d'un chrétien !

— Oui, si vous tenez au salut de votre père. »

Zorah, subjuguée, se leva de son banc de pierre et suivit le peintre.

Ils arrivèrent à une maison large et silencieuse. Au rez-de-chaussée, il y avait une salle très-simple et ornée seulement d'arbustes exotiques. Une dame s'y tenait assise : c'était dona Béatrix de Cabrera y Sotomayor qui, pénétrée d'admiration pour les vertus et le génie de Murillo, avait été fière de s'unir, elle noble et riche, à l'artiste plébéien et pauvre. Bientôt elle fut mise au fait de cette singulière visite. Son premier soin fut d'appeler ses gens pour commander qu'on apportât une collation ; mais Zorah refusa d'y toucher.

« Pourquoi, dit dona Béatrix, hésitez-vous à réparer vos forces ? Vous êtes pâle, vous souffrez, mon enfant.

— Si je souffre, madame, c'est pour mon père qui doit mourir demain.

— C'est aussi parce que vous ne connaissez pas Dieu, et que, par conséquent, vous ne pouvez espérer en sa bonté suprême.

— Le Dieu dont vous me parlez a voué ma race au malheur !

— Ah ! mon enfant, s'écria dona Béatrix, restez avec nous au moins quelque temps. Acceptez ici un asile ; et quand vous saurez quelles consolations Dieu donne à ceux qui l'aiment, vous changerez de sentiments et de langage. Murillo, que vous voyez, a consacré à son service et à sa gloire trente années de travail. Partout les fidèles s'agenouillent devant ses tableaux, images frappantes de ce qu'il y a de plus vénérable, de plus sacré. Si vous aviez vu son Saint Léandre, son Saint Isidore, son Saint Jean de Dieu portant un pauvre, sa Sainte Isabelle de Portugal soignant les malades, son Paralytique à la piscine, son Moïse, son..... »

Murillo interrompit en souriant l'énumération que faisait la noble dame.

« C'est inutile, ma chère Béatrix, dit-il. Mais tandis que vous vous abandonniez à un si bel éloge de mes faibles œuvres, il m'est venu une idée qui, j'ose l'espérer, sera favorable au père de Zorah.

— Se peut-il ! murmura celle-ci, éclatante de beauté par l'expression de la joie.

— Oui. Attendez-moi. Je reviens à l'instant. »

Il reprit son feutre et son manteau, et s'éloigna rapidement.

Au bout d'un quart d'heure, il était de retour. Son visage rayonnait de satisfaction.

« Eh bien, demanda Béatrix ; peut-on savoir enfin ?... »

— C'est un secret, dit-il. Veuillez ne pas me questionner à ce sujet. Ce que je puis vous annoncer, dès à présent, c'est que Metillo en sera quitte pour quinze à vingt jours de prison. Maintenant, Zorah, voulez-vous partir et vous réduire vous-

même, de votre plein gré, à un état honteux de vagabondage ? »

Pour toute réponse, Zorah mouilla de ses larmes les mains de son bienfaiteur.

III.

A partir de ce jour, Murillo, laissant de côté les tableaux qu'il avait commencés dans le cloître des Capucins et se montrant insensible aux réclamations, aux supplications des bons Pères, s'enferma dans son atelier où personne ne pénétrait. Quelquefois il descendait à la salle du rez-de-chaussée pour s'y délasser dans la compagnie de sa femme et de Zorah. Celle-ci était déjà métamorphosée en grande partie : l'oisiveté lui était devenue pesante ; elle avait promptement appris à coudre, à broder, à façonner des colliers ; et son adresse, vraiment merveilleuse, semblait lui promettre pour l'avenir des ressources honorables. Elle cherchait à se rendre utile, à partager avec dona Béatrix les soins de la maison ; et dona Béatrix, qui avait la bonté des anges, mettait une complaisance parfaite à l'initier à des détails que la jeune Gitana n'avait jamais soupçonnés. Un point seul attristait Béatrix : c'est que, malgré la chaleur de ses exhortations, elle n'avait pu faire parvenir la foi jusqu'au cœur de Zorah.

« Ne la tourmentez pas à cet égard, disait Murillo ; il faut du temps pour que la conviction s'établisse. »

Un chevalet se trouvait dans cette salle. Pour faire plaisir à Zorah, l'artiste y plaça une toile ; et bientôt l'image de la jeune fille souriante et tenant des fleurs dans sa main, apparut avec tout le prestige d'une couleur merveilleuse.

Zorah ne pouvait se lasser de contempler ce portrait. A peine en croyait-elle ses yeux ; car ce n'était pas une peinture, c'était la vie.

« Encore un chef-d'œuvre, dit dona Béatrix. Nous l'appellerons : *la Bouquetière*. »

— Zorah, ce sera votre dot, dit Murillo: mais, ajouta-t-il, ce n'est qu'un badinage. Trois jours encore, et j'aurai à accomplir une promesse sacrée que j'ai faite en votre nom : rappelez-vous ces paroles ; elles sont graves : leur sens s'expliquera bientôt pour vous. »

Le terme marqué étant arrivé, Murillo, accompagné de dona Béatrix et de Zorah, qui avait pris un costume espagnol et s'était couverte d'un voile; suivi, en outre, de ses élèves qui marchaient respectueusement à quelques pas du maître, Murillo entra dans la grande chapelle de l'Inquisition. Une foule compacte de nobles seigneurs, de dames, de religieux s'y trouvait déjà rassemblée. Le général des Dominicains, le Père Eusebio en personne, vint recevoir le célèbre artiste.

« Mon père, dit celui-ci en ployant le genou, c'est aujourd'hui que je vais découvrir mon œuvre à vos yeux. Daignez n'y voir que l'intention qui a guidé mon pinceau ; puissiez-vous penser que la foi l'a soutenu !

— Mon fils, répondit le dignitaire, votre intention a été toute chrétienne. Dieu vous en tiendra compte ; et votre passé ainsi que votre existence vertueuse me sont un sûr garant de l'excellence de votre œuvre. L'autel est décoré déjà de ce tableau... La toile qui en couvre les beautés va tomber... Mais, auparavant, voici votre récompense. »

On amena un homme maigre et basané dont les mains étaient chargées de chaînes. Les chaînes furent rompues, pendant que le Grand Inquisiteur disait :

« Métillo, bénis ton libérateur. Le pieux Esteban a sollicité ta grâce. Vis, et ne persévère pas dans tes erreurs. »

Le Gitano et sa fille, qu'on avait peine à empêcher de se jeter dans les bras de son

père, voulurent se prosterner aux pieds de Murillo. Celui-ci les retint par un geste plein de dignité ; puis il se dirigea vers l'autel, s'agenouilla sur les degrés de marbre, fit une fervente oraison, et enfin, de concert avec deux de ses élèves, fit tomber le voile qui couvrait l'IMMACULÉE CONCEPTION.

Il y eut dans l'assemblée un frémissement d'admiration ; la sainteté du lieu comprima seule l'élan de l'enthousiasme général.

Elle était là, cette admirable page : elle rayonnait de tout l'éclat de sa jeune splendeur ; elle saisissait fortement le regard, elle parlait aux cœurs ; et Séville, sous une impression unanime, bénissait l'homme supérieur qui venait de doter sa patrie d'un de ces fleurons auxquels le temps, loin de les effacer, donne encore plus de prix et de majesté (1).

Soudain une voix pleine d'émotion, une voix interprète d'un de ces accents qui s'échappent invinciblement de l'âme, s'écria :

« Je suis chrétienne !... »

Zorah s'était jetée à genoux devant le Grand Inquisiteur ; et son père, en l'imitant, s'était associé à l'élan de sa conversion et au transport de sa reconnaissance.

La charité avait produit un chef-d'œuvre.

Le chef-d'œuvre avait produit la foi.

ALFRED DES ESSARTS.

(1) Le magnifique tableau de la *Conception Immaculée*, rapporté d'Espagne par le maréchal Soult, et vendu dernièrement aux enchères, a été acheté par le gouvernement français à un prix qui dépasse 600,000 fr. — On peut l'admirer dans le Salon carré du Louvre. Nous en offrons aujourd'hui la gravure à nos abonnées.

WESTMINSTER ABBEY (1).

Les historiens qui ont parlé de Westminster-Abbey se contredisent tellement sur l'origine de sa première fondation, qu'il est difficile de saisir une idée positive au milieu des suppositions qu'ils émettent. L'opinion la plus généralement adoptée est que : Sebert, l'un des rois de l'Hep-tarchie, fut dans le sixième siècle le fondateur de cet édifice. Après sa mort, ses fils étant retombés dans le paganisme, le temple chrétien resta abandonné aux outrages du temps. Les invasions des Danois achevèrent de détruire ce que les Saxons avaient négligé de conserver. De cette période jusqu'au règne d'Édouard le Confesseur, les ruines de la première abbaye restèrent dans leur triste solitude. Mais le zèle religieux de ce monarque lui inspira la pensée d'ériger un nouveau monastère sur l'emplacement de l'ancien. Alors s'éleva du milieu de ces débris un chef-d'œuvre d'architecture pour ce siècle. Son vaisseau avait la forme d'une croix latine qui devint depuis cette époque la forme de toutes les églises du royaume.

Henri III fit de grandes améliorations à cette abbaye. Mais c'est sous le règne de Henri VII que la magnifique chapelle qui porte le nom de ce roi fut exécutée, selon le plan que lui-même avait choisi. On en posa la première pierre le 24 janvier 1502. Cette chapelle fut placée sous l'invocation de la sainte Vierge; et par une charte le roi la désigna pour être le lieu de sa sépulture, ainsi que celle de ses successeurs. Une clause de son testament enjoint de n'y admettre que ceux nés de sang royal.

Depuis Henri VII jusqu'au règne de Guillaume et celui de Marie, la religion

catholique ayant cessé d'être celle de l'État, les spoliations du règne de Henri VIII, et les ravages qu'elle eut à souffrir pendant les guerres civiles, détruisirent en grande partie l'ancienne splendeur de Westminster-Abbey. Son abandon devint enfin le sujet d'une discussion parlementaire, et une somme considérable fut votée pour ses réparations.

Sir Christophe Wren, célèbre architecte du dix-septième siècle, fut chargé de rendre à cet édifice sa première magnificence et son imposante majesté. Il s'acquitta habilement de cette mission, en ajoutant les deux tours maintenant existantes, et en faisant construire le nouveau chœur. Le service divin s'y célèbre tous les jours à dix heures du matin et à trois heures de l'après-midi.

C'est dans la cathédrale de Westminster que les rois d'Angleterre reçoivent la couronne, par les mains de l'archevêque de Cantorbéry, seul prélat du royaume en possession de ce privilège; c'est là que leurs mariages sont célébrés ainsi que toutes les solennités nationales.

A l'occasion du couronnement de George IV, l'ancien maître-autel ayant été déplacé, on trouva sous les dalles, la sépulture du roi Sebert, premier fondateur de l'édifice, celle du prieur Aymer de Valence, et celle d'Anne de Clèves, l'une des femmes de Henri VIII. Son cercueil fut alors placé parmi les tombes royales de la chapelle de Henri VII.

Dix chapelles renferment une multitude de sépultures. Elles sont d'une rare magnificence, mais nous ne citerons que celles dont les noms sont d'un intérêt historique.

CHAPELLE SAINT-EDMOND.

Tombeau de lady Frances, duchesse de

(1) Abbaye de l'ouest.

Suffolk. Elle est vêtue en robe de cour (1563). Elle était fille de Charles Brandon et de Marie Tudor, veuve du roi de France Louis XII. Elle fut mère de l'infortunée Jeanne Gray.

Alienor de Bohun, veuve du duc de Gloucester, fils de Henri III. Ce prince fut victime de la jalouse inquiétude de son neveu Richard II, roi d'Angleterre. Ce dernier redoutant l'influence et la popularité du duc de Gloucester, vint le visiter à Plashy en Essex, et reçut de lui l'accueil le plus empressé. Le duc crut de son devoir de reconduire son souverain jusqu'à la ville voisine; mais arrivé à Strafford, il se vit environné d'hommes armés qui le transportèrent sur un navire, jusqu'à Calais, où par ordre du roi, il fut étouffé entre deux lits de plumes. Sa veuve se retira dans le monastère de Barking, où elle mourut en 1399.

CHAPELLE DE SAINT-NICOLAS.

Tombeau d'Anne, duchesse de Sommerset, veuve du duc de Sommerset, oncle d'Édouard VI par sa mère Jeanne Seymour, et protecteur du royaume pendant la minorité de ce roi. Le duc fut décapité à la Tour, il y est enterré.

Le fastueux monument de lady Burleigh, épouse du célèbre ministre de la reine Élisabeth. Il se divise en deux compartiments. Dans la partie inférieure est couchée lady Burleigh; à ses côtés est étendue sa fille lady Anne, et sur le sommet du tombeau se voit la statue d'un vieillard revêtu des insignes de l'ordre de la Jarretière. C'est lord Burleigh, il est à genoux. Autour de ce tombeau sont sculptés les enfants et petits-enfants de lady Burleigh, dans l'attitude de la prière.

CHAPELLE DE HENRI VII.

Tombe de Marguerite Douglas, fille de Marguerite, reine d'Écosse, et nièce du redouté Henri VIII. Cette princesse avait

contracté un mariage secret avec Thomas Howard, fils du duc de Norfolk. Le roi Henri, en ayant eu connaissance, fit conduire à la Tour les deux époux, qui furent enfermés séparément. Le mari de Marguerite mourut; alors elle obtint sa liberté et épousa plus tard Mathieu, comte de Lennox, dont elle eut lord Darnley, époux de la reine Marie Stuart.

Près de Marguerite Douglas, est le royal mausolée de son infortunée belle-fille, Marie Stuart, dont l'histoire est généralement connue.

A quelques pas seulement de la tombe de Marie, s'élève le vaste tombeau de son orgueilleuse rivale, Élisabeth, reine d'Angleterre. Tout ce que l'histoire et la poésie peuvent inspirer d'images flatteuses, est employé par l'habile sculpteur pour assurer au moins à son œuvre (si ce n'est à la reine), le tribut d'admiration que mérite un si magnifique ouvrage. La postérité a dû sans doute faire la part de chacun.

Tombeau des enfants d'Édouard. Érigé par le roi Charles II à la mémoire de ces jeunes victimes de l'ambition de Richard III, avec une inscription en latin sur la face principale. En voici la traduction :

Ici reposent les restes d'Édouard V, roi d'Angleterre, et de son frère Richard, duc d'York, qui ayant été confinés dans la Tour, y furent étouffés sous des oreillers par ordre de l'usurpateur Richard III, leur oncle. Par la volonté de ce prince cruel ils furent secrètement et misérablement ensevelis. Leurs ossements qu'on rechercha inutilement pendant près de deux siècles, ont été récemment découverts sous les décombres d'un escalier qui conduisait autrefois à la Tour Blanche. Lesquels ossements par des preuves authentiques ont été reconnus pour ceux de ces royaux infortunés. Le roi Charles II, plaignant leur triste sort, a ordonné que les corps des deux princes fussent placés honorablement au milieu des sépultures destinées aux rois d'Angleterre. En l'année 1678, la 30^e de son règne.

Il est remarquable qu'Édouard V était

né dans le sanctuaire appartenant à l'église où sa mère Élisabeth Woodville vint chercher un refuge pendant les troubles qui ensanglantèrent le règne d'Édouard IV (la guerre des Deux Roses). A onze ans, ce jeune prince perdit son père et fut proclamé roi ; mais deux années après, il expirait avec son jeune frère dans l'appartement que tous deux occupaient au sommet de la Tour Blanche.

Tombe du général Monck, duc d'Albemarle, auquel le roi Charles II dut sa restauration. Après sa mort, et comme preuve éclatante de sa reconnaissance, ce roi lui assigna une place dans la chapelle de Henri VII.

Tombe de George Williers, duc de Buckingham. Favori de Jacques I^{er} et de son fils, Charles I^{er}, il tomba sous le poignard de Felton, victime de la haine populaire que sa conduite lui avait attirée.

Dans une chapelle supérieure, se voient derrière un vitrage hermétiquement fermé, les effigies en cire de ce même duc de Buckingham, de Charles II, du roi Guillaume et de sa femme la reine Marie, et celle de la reine Anne. Toutes ces figures sont d'une grande ressemblance ; leurs costumes sont parfaitement conservés malgré leur ancienneté.

On entre ensuite dans la nef de la chapelle ; cette salle résume à elle seule tout ce que le génie de l'homme peut imaginer de plus admirable en sculpture. C'est là que sont reçus, en grande cérémonie, les chevaliers du Bain (lequel ordre fut renouvelé sous le règne de George I^{er} en 1725). Dans chaque stalle sont placées des plaques de bronze sur lesquelles sont gravées les armes de chaque chevalier, et au-dessus sont suspendus sa bannière, son épée et son casque. Des sièges fixés pour les écuyers, sont placés au-dessous de ceux de leurs maîtres, et leurs armes y sont également gravées sur des plaques de bronze. C'est sous les dalles de cette salle que les rois de la maison de Brunswick

ont leur sépulture, excepté ceux qui ont désiré être déposés dans la chapelle royale de Windsor.

A l'extrémité de la salle des chevaliers du Bain est le magnifique tombeau d'airain si admirablement ciselé qui renferme les restes du fondateur de Westminster, Henri VII, et de sa femme, Élisabeth d'York. Leurs statues sont placées près du monument.

CHAPELLE SAINT-ÉDOUARD.

Au milieu de cette chapelle s'élève la tombe de saint Édouard le Confesseur, ou plutôt l'immense châsse de bronze qui contient les restes du saint roi. Elle lui fut érigée par Henri III après la canonisation de ce monarque par le pape Alexandre III, qui le fit placer dans le saint catalogue sous l'invocation de saint Édouard le Confesseur, en 1269, c'est-à-dire cent quatre-vingt-dix-sept ans après sa mort.

Cette chapelle est pavée d'une riche mosaïque qu'on dit avoir été envoyée de Rome par le pontife, à cette occasion. Quoique très-dégradée par le temps, cette mosaïque est encore admirable.

Dans un moment de crise politique où les finances de l'état étaient épuisées, Henri III, du consentement de l'abbé de Westminster, engagea les bijoux appartenant au corps et à la châsse d'Édouard le Confesseur pour la somme de 2,557 livres (63,925 fr. de notre monnaie), somme énorme pour cette époque.

Près de la châsse de saint Édouard est le tombeau de l'épouse de ce monarque, Éditha, fille de Godwin, comte de Kent. Les historiens du temps ne tarissent pas sur les éminentes vertus de cette princesse, son angélique douceur, sa rare beauté, et son incomparable talent dans les travaux de son sexe. « Elle travaillait de ses propres mains les curieuses et magnifiques robes que le roi portait les jours de cérémonie. » Elle mourut en 1118.

Près de cette reine est la tombe de Mathilda, fille de Malcolm, roi d'Écosse, et épouse de Henri I^{er}, roi d'Angleterre. L'union de ces deux époux fit cesser les contestations relatives aux droits respectifs de leurs familles au trône d'Angleterre. Mathilda, dernier rejeton de la race saxonne par sa mère, fut élevée par sa tante, abbesse d'un convent royal en Écosse. Cette jeune princesse était d'abord destinée à l'état religieux. Mais, malgré sa haute piété, Mathilda ne portait qu'à regret le cilice et la haire que lui imposait la sévérité de la règle. Son oncle paternel, réfugié à la cour d'Angleterre, lui amena un jour dans une de ses visites le prince Henri. Ce prince devint épris de Mathilda, et se promit d'en faire son épouse, quand il serait maître de sa volonté. Devenu roi après la mort de son père, il demanda la main de la princesse écossaise. Cette alliance, qui assurait désormais la sécurité de la couronne à la race normande, fut accueillie à l'unanimité par le grand conseil; mais le clergé s'y opposa vivement, prétendant que Mathilda était dans les ordres, puisqu'elle avait porté l'habit religieux. Après plusieurs synodes devant lesquels la princesse fut obligée de comparaître, elle prouva que jamais elle n'avait été engagée par aucun vœu, et qu'elle n'avait porté le voile qu'en cédant à l'impérieuse autorité de l'abbesse, sa tante. Son mariage avec Henri fut immédiatement célébré. Cette reine était fille de sainte Marguerite d'Écosse.

Au côté nord de la chapelle est la tombe de Henri III, qui rendit à l'abbaye de Westminster son antique splendeur. Il mourut dans la 65^e année de son âge, après 56 ans d'un règne orageux, et fut enterré avec une magnificence sans exemple par les chevaliers du Temple, dont son père avait été le fondateur.

Aux pieds de Henri III est un marbre tumulaire avec l'effigie d'Éléonore de Castille, épouse d'Édouard I^{er}, qui donna à

son époux de si touchantes preuves de dévouement, et l'accompagnait fidèlement au milieu des dangers de la guerre.

Tombe de Philippe de Hainault, épouse du roi Édouard III. C'est à cette reine que les six bourgeois de Calais exigés en sacrifice par le monarque anglais qui venait de prendre la ville durent leur grâce. Elle venait d'arriver au camp, victorieuse d'ennemis qu'elle avait combattus en personne; et sachant le roi encore sous l'impression de cet heureux événement, elle se jeta à ses pieds, et en obtint la délivrance des braves bourgeois qui s'étaient si héroïquement dévoués pour leurs concitoyens. Cette reine vécut avec son époux quarante-deux ans, et lui donna quatorze enfants. Édouard III fut déposé dans le même tombeau.

Aux pieds de la chaise d'Édouard le Confesseur, à l'entrée de la chapelle, est un siège antique, sorte de fauteuil en bois, sans ornements sculptés. Une large pierre cerclée de fer est assujettie à ce siège. Il fut apporté en Angleterre par Édouard I^{er} (de la race Normande), qui venait de vaincre John Baliol, roi d'Écosse; il en fit don à la chapelle du saint roi. On a longtemps prétendu que cette pierre, nommée jadis l'oreiller de Jacob, lui servait en effet à reposer sa tête au moment du songe. Mais ce qu'il y a de vrai, c'est qu'elle servit de trône à Alfred le Grand, parce qu'il était assis sur cette pierre lorsqu'on vint le chercher pour reconquérir son royaume. Par respect sans doute pour cette tradition, elle était conservée à Scône, et les rois écossais y siégeaient pour la cérémonie de leur couronnement. Au-dessus est suspendue la formidable épée du grand Alfred, qui donne l'idée de la taille présumée de ce prince, puisque cette arme a environ cinq pieds de longueur et pèse trente-cinq livres.

Les autres chapelles ne contiennent que des sépultures particulières toujours somptueuses, toujours curieuses par la délica-

tesse de leur ciselure, quand elles sont en bronze, ou la beauté de leur sculpture, quand elles sont en marbre; mais dont les noms moins historiques seraient d'un intérêt plus secondaire.

Les hommes d'État, les savants, les amiraux, les poètes, les artistes, les généraux, ont tous leur mausolée dans Westminster-Abbey. Ainsi reposent dans ce

lieu qui égalise les conditions, les protégés et les protecteurs, et les noms de James Watt, Garrick, Spencer, Pope, le général Wolfe, Shakespeare, Dryden, Nelson, Addison, Chaucer, Pitt, Hændel, etc., sont conservés à la postérité sous les voûtes somptueuses de Westminster-Abbey.

M^{me} LAURE PRUS.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

THE MERCHANT OF VENICE,

DE SHAKESPEARE.

Mercy.

It droppeth as a gentle rain from heav'n
Upon the place beneath. It is twice bless'd;
It blesseth him that gives and him that takes.
'Tis mightiest in the mightiest, it becomes
The throned monarch better than his crown:
His sceptre shows the force of temporal power
The attribute to awe and majesty,
Wherein doth sit the dread and fear of kings:
But mercy is above the sceptred sway
It is enthroned in the hearts of kings
It is an attribute to God himself,
And earthly power doth then show likest God's
When mercy seasons justice. Therefore, Jew,
Though justice be thy plea, consider this —
That in the course of justice, none of us
Should see salvation: we do pray for mercy;
And that same prayer doth teach us all to render
The deads of mercy. [der

LE MARCHAND DE VENISE,

DE SHAKESPEARE.

La Miséricorde.

C'est comme une douce pluie qui coule du ciel sur la terre. Elle est doublement bénie, elle bénit celui qui l'octroie et celui qui la reçoit: elle est puissante entre les plus puissants; au monarque sur son trône, elle sied mieux que la couronne: son sceptre indique la force de l'autorité temporelle, c'est l'attribut de la majesté, en qui résident le respect et la crainte des rois. Mais la miséricorde domine l'autorité du sceptre, elle règne sur le cœur des rois; c'est l'attribut de Dieu lui-même, et la puissance temporelle est d'autant plus semblable à celle de Dieu, que la miséricorde tempère la justice. Ainsi donc, Juif, bien que ta prétention soit justice, considère ceci: — Dans l'ordre de la justice divine, aucun de nous ne verrait son salut: nous implorons sa miséricorde, et cette prière même doit nous apprendre à tous à faire des œuvres de miséricorde.



LA DENTELLIÈRE DE GAPTAROFKA.

Gaptarofka est un grand village, dont les cartes ne parlent point, mais que l'on trouve en Russie, par le 51° degré de latitude nord, sur les limites des gouvernements de Koursk et de Karkoff, et qui appartient à la famille S***.

Ce village est situé dans un admirable pays; ce sont, partout, de magnifiques bois d'ormes, de tilleuls et de chênes; des collines verdoyantes, des prairies bien cultivées, de beaux troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres; tout y offre en un mot l'aspect du bien-être et de la prospérité. Comme le sol en est montueux et accidenté, les cabanes n'y suivent point cet alignement désespérant qu'on retrouve partout en Russie, dans les villages aussi bien que dans les villes, hors, cependant, à Moscou, l'orientale, et à Koursk, que le terrain, ainsi que celui de Gaptarofka, oblige à suivre ses sinuosités.

Rien ne manquerait à Gaptarofka, si la Koura ou quelque autre rivière eût daigné se détourner de sa route et venir animer ses ombrages; mais, comme la perfection n'est point de ce monde, Gaptarofka manque d'eau.

Pour se donner le plaisir du bain, plaisir qui est une nécessité chez les Russes, les filles du village sont obligées d'aller chercher à une lieue de là, quelques mares à fond vaseux, que l'habitude et le besoin leur font trouver pures et limpides comme le cristal, mais dans lesquelles l'étranger ne pourrait se résoudre à faire la plus légère ablution.

Parmi ces jeunes filles, toutes esclaves de la famille S***, il en était une qui ressemblait à un lis oublié parmi des pâquerettes et des boutons d'or.

Elle se nommait Oustiouche, et avait quinze ans; sa taille élancée et frêle était d'une parfaite élégance; ses cheveux blond

ardent, nattés et posés en couronne sur son front, comme ceux de toutes les jeunes esclaves russes, encadraient à ravir ses traits fins et nobles; ses pieds et ses mains n'auraient laissé rien à désirer à l'artiste le plus exigeant; enfin, à travers son regard doux et son sourire ingénu, on devinait une humeur égale et une parfaite innocence.

Oustiouche était orpheline; madame S*** s'était intéressée à son sort et, non contente de lui procurer le strict nécessaire, ainsi que tout seigneur le doit à ses esclaves dans le besoin, elle avait voulu qu'Oustiouche reçût quelque teinture d'éducation, et apprit un de ces jolis états qui n'altèrent point la beauté des femmes; Oustiouche était dentellière.

Dans les gouvernements de Toula, de Koursk et de Karkoff, la fabrication de la dentelle emploie une bonne partie de la population féminine.

Il est bien entendu que nous ne parlons ici que des esclaves.

Si les seigneurs s'occupent de leurs biens en véritables et bons fermiers, les dames, en général, tiennent à honneur de ne rien faire.

Les paysannes font donc toutes de la dentelle ou à peu près, et elles y excellent. Les produits de cette industrie se colportent partout en Russie, servant non-seulement à orner les jupons, les pantalons d'enfant, les peignoirs; mais encore à garnir les rideaux et les couvre-pieds.

S'il est de ces dentelles qui épaississent au lavage et perdent ainsi tout leur prix, c'est l'exception; en général, elles gardent intactes leurs qualités précieuses de légèreté et de solidité; précieuses d'autant plus, que ces objets sont accessibles à toutes les bourses.

Nous avons dit que la jeune dentellière avait reçu quelque éducation.

Dans bon nombre de villages, une amélioration essentielle s'est introduite depuis quelques années ; il en est peu qui ne possèdent une école et un maître.

C'est un acheminement vers des progrès que le temps amènera.

Le maître qui avait enseigné à lire, à écrire et à compter à Oustiouche mérite que nous lui consacrons quelques lignes.

C'était aussi un esclave de la famille S***. Tout jeune encore il avait montré des aptitudes qu'on s'était empressé de cultiver ; et, une fois lancé dans le vaste champ de l'étude, il ne s'était point arrêté aux bornes qu'on lui avait prescrites.

Par exception à ce qui se voit communément chez les Russes, la bibliothèque de M. S*** était nombreuse et choisie.

Notre jeune savant l'entrevoyait parfois, et aurait donné sa jeunesse pour avoir le droit d'y toucher.

Les kabacs (cabarets), les danses des filles, les chants à l'unisson, chants doux et tristes que le paysan russe a toujours sur les lèvres, et qu'il fredonne avec un visage insouciant et épanoui ; rien ne le distrait de son ardent désir de s'instruire. Pour arriver à obtenir la permission de puiser à cette bibliothèque, objet constant de ses désirs, il employa plus d'imagination et de diplomatie qu'il ne lui en eût fallu pour conquérir un nom et un monde.

Mais aussi, quand cette faveur suprême lui fut accordée, avec quel saint respect il porta la main sur les livres ; avec quelle délicatesse il les ouvrit ! on aurait dit que ces trésors de l'âme devaient s'évanouir comme un souffle au contact de ses doigts et de son haleine.

A partir de ce jour, Ivan Ivanovitch, le jeune maître, passa dans la bibliothèque tout le temps que ses occupations lui laissaient ; et, chose remarquable pour nous, qui souvent, à cause de quelques bribes

de science ramassées çà et là, nous imaginons être appelés à jouer un rôle en ce monde, plus Ivan se plongeait dans l'étude et y découvrait de précieux filons, plus il s'attachait à son village et appréciait son obscurité.

Quelle plus belle carrière pourrait m'être offerte ? se disait-il, quelle plus glorieuse mission que celle d'ouvrir et de développer l'intelligence des enfants ; de butiner pour eux, à l'exemple de l'abeille de leur sauver l'aridité du travail et de ne leur en présenter que le miel ?

Parmi ses jeunes élèves, filles et garçons, Ivan Ivanovitch n'avait point tardé à remarquer Oustiouche.

Ces deux natures, fines et sensibles, quoique primitives et agrestes, devaient s'entendre.

Aucun autre enfant ne suivait mieux qu'Oustiouche les démonstrations du maître et ne les appliquait plus rapidement ; cela ne manqua pas d'établir entre eux un lien doux et pur, basé sur une admiration naïve de la part de l'un, sur un vif intérêt de la part de l'autre, et qui, au dire de tout le village, devait inmanquablement finir par une noce.

C'est à l'époque où ce propos courait dans Gaptarofka, et où les intéressés étaient seuls à ne le point connaître, que madame S*** eut la fantaisie d'emmener Oustiouche à Saint-Petersbourg, et d'en faire cadeau à sa fille, comme d'une femme de chambre aussi adroite que douce et modeste.

Entre l'expression de ce désir et son accomplissement, il fut donné deux jours à Oustiouche, pour faire ses adieux à son beau village aimé, à ses compagnes, à ses douces habitudes de travail et d'étude, à l'existence calme et limpide dont elle avait joui jusqu'alors, et au jeune maître qui, le cœur gros et le front assombri, oublia, ce jour-là, le chemin de la bibliothèque.

« Pratchaïté ! pratchaïté ! Adieu ! adieu ! disait la jeune dentellière, adieu tout ce

que j'ai aimé jusqu'à ce jour ; la mère l'ordonne (les esclaves russes nomment leurs seigneurs, père et mère) ; il faut partir. — Ivan, dit-elle au jeune savant, voici les dernières cartes que tu m'as fait dresser, les dernières poésies de notre Pouchkine que tu m'as dictées ; garde-les en souvenir de moi. — Et toi, reprit Ivan, prends ce cahier, c'est un trésor ; tu y trouveras des consolations pour toutes les peines et des conseils pour tous les périls. J'ai recueilli cela dans de précieuses traductions. C'est riche comme nos mines de l'Oural et inépuisable comme la bonté de Dieu. »

C'était un recueil des meilleures pensées de *l'Imitation*, de Pascal et de Montesquieu.

Quand les deux jeunes gens eurent échangé leurs modestes souvenirs, ils se regardèrent longtemps comme pour se graver leurs traits dans leurs cœurs ; puis, ils répétèrent une dernière fois ce long et doux prêche, qui exprime si bien le regret et le déchirement de la séparation et, le fouet des cochers se faisant entendre, Oustiouche s'élança sur le siège de derrière, à côté d'une autre femme de chambre ; bientôt, la pauvre dentellière perdit de vue les beaux arbres à l'ombre desquels elle était née et avait espéré vivre et mourir.

Si madame S*** eût pu deviner ce qui se passait dans le cœur de la jeune fille, elle ne l'aurait point ainsi violemment arrachée à sa vie paisible et ignorée ; mais, outre que les jeunes esclaves osent rarement faire entendre une parole en désaccord avec la volonté du maître ; quitter le village pour la ville, et pour quelle ville ? pour Saint-Petersbourg, avec la perspective d'y apercevoir l'empereur ou les siens, est toujours regardé comme une faveur si grande, qu'il était impossible à madame S*** de soupçonner qu'Oustiouche ne fût pas parfaitement heureuse de ce départ.

Les vastes décombres d'Orel, dévoré il y a deux ans par un incendie et point encore sorti de ses cendres ; l'immensité de

Toula ; l'aspect enchanteur de Moscou ; l'imposante dignité de Pétersbourg : tout cela ne fit qu'effleurer l'âme d'Oustiouche ; ses yeux regardaient, mais son esprit était resté derrière, et, plus d'une fois, lorsque dans les vastes appartements de madame S***, à Saint-Petersbourg, elle voyait ses compagnes admirer naïvement un luxe inconnu pour elles jusqu'alors, elle soupirait et croyait entendre les arbres de Gaptarofka répondre à ses soupirs.

Cependant madame S*** avait un fils, Nicolas Petrovitch (Nicolas fils de Pierre), dont Oustiouche avait été la sœur de lait, et qui parut charmé de voir venir au nord cette jolie fleur du midi.

Soit instinct de la jeunesse, soit qu'avec lui Oustiouche ne songeât pas à cacher sa douleur, Nicolas ne tarda point à deviner les regrets de la jeune fille, et il ne cessa, dès lors, d'obtenir de sa mère, pour Oustiouche, toutes sortes de distractions et de faveurs qui durent forcément dissiper ou du moins grandement diminuer son chagrin.

Toute grande maison est une petite cour en miniature, avec ses favoris, ses flatteurs et ses courtisans. Lorsque, chez madame S*** on vit de quelle sorte Oustiouche était traitée, ce fut à qui, tout en la jalousant au fond de l'âme, lui témoignerait le plus d'égards et d'empressement.

Sa jeune maîtresse avait d'ailleurs, pour elle, une affection sincère ; Nicolas ne l'appelait que sa sœur ; madame S*** ne passait jamais auprès d'elle sans lui caresser le menton ; enfin, lorsque des amis de la maison l'entrevoyaient, au sortir d'une antichambre ou de l'appartement de madame S***, ils ne manquaient point de lui adresser quelques paroles flatteuses.

Quelle peine de quinze ans eût pu résister à tant de soins aimables ? Ce qui devait arriver arriva, l'amour-propre d'Oustiouche bourdonna si fort, qu'elle n'entendit plus ses souvenirs ; la figure grave et sercine

du jeune maître se confondit dans les teintes neutres de l'horizon ; le doux paysage de Gaptarofka fit place à de plus récentes images ; en un mot, Oustiouche oublia, et commença à s'étonner d'avoir pu vivre quinze ans loin de cet enivrement et de ce bruit.

L'intendant des biens de ville de la famille S*** était un Allemand rapace et fin qui, voyant le vent de la faveur souffler sur la tête d'Oustiouche, crut faire un coup de maître en l'épousant.

Il en parla à Nicolas Petrovitch, qui se fit fort d'arranger cette affaire, et d'obtenir, pour cadeau de noces, la liberté de sa jolie sœur de lait.

En effet, après quelques instances, madame S*** se laissa gagner ; un engagement fut pris avec M. Hermann, et l'on fit venir Oustiouche à qui l'on conta ce nouveau bonheur.

Il faut le dire, au premier mot de ce mariage, Oustiouche sentit au cœur comme un remords aigu ; mais elle n'avait pris aucun engagement ; mais elle allait être libre ; mais on l'appellerait madame l'intendante ; elle aurait une servante, de l'argenterie, des chapeaux ; le souvenir d'Ivan pouvait-il tenir contre tous ces prestiges ? Elle consentit à ce qu'on voulut, et, quinze jours plus tard, son mariage se célébrait dans les salons de madame S***.

A l'occasion de ce mariage, Oustiouche, dont la faveur semblait croître de jour en jour, fut littéralement comblée de dons ; madame et mademoiselle S***, Nicolas Petrovitch, des parents éloignés même, qui s'étaient empressés de venir à cette fête et de n'y point venir les mains vides, semblaient faire assaut de folies et de prodigalités ; c'étaient des robes de taffetas rose glacé de blanc, des bournoux de cachemire, des capotes de dentelle, des porcelaines de toutes formes et de tous pays, de petits meubles plus propres au boudoir de sa maîtresse qu'à son modeste appartement ;

mille futilités enfin dont elle ignorait les noms, la pauvre fille, mais qui la plongeaient dans une ivresse qui lui devint funeste.

Ne connaissant plus de bornes à ses désirs, se croyant tout permis, ayant absolument perdu les notions exactes de ce qu'elle était, quoique libre, vis-à-vis de ceux qui l'employaient, Oustiouche, une fois mariée, s'arrangea un petit culte de sa personne, et, en dehors des trois toilettes, qu'à l'instar de madame S*** elle jugeait indispensables, elle ne trouva plus une minute à consacrer à ses devoirs, devoirs bien simples pourtant, puisqu'ils se bornaient à faire le thé soir et matin, et à le préparer sur des plateaux que les domestiques emportaient.

Cela passa pendant les quelques premiers jours. Madame S*** souriait même à voir l'importance de son ancienne esclave, dans sa robe de soie rose glacée de blanc ; elle faisait la part de l'enfantillage et attendait avec bonté que l'heure de la raison revint.

Mais Oustiouche se trouvait trop bien de sa vie nouvelle pour y rien changer. Jolie comme un ange, malgré le peu de goût qui présidait à sa toilette, elle oubliait les heures ou à se regarder devant une glace, ou à faire et défaire un chiffon.

Madame S*** se lassa ; elle fit des reproches ; Oustiouche avait bonne envie d'être rebelle. « Je suis libre, maintenant, disait-elle à son mari, et vous ne devez point souffrir qu'on me parle sans ménagement. »

Sa coquetterie et son élégance intempestive finirent par blesser ses anciens maîtres ; ils en vinrent à regretter leurs bienfaits, et, enfin, après trois mois pendant lesquels on était passé de l'engouement à l'indifférence et au mécontentement absolu, Oustiouche et son mari perdirent leur place, et se trouvèrent, l'un avec son ambition déçue, et l'autre avec les oripeaux qui lui avaient tourné la cervelle.

Ce fut alors que commença pour Oustiouche une vie de désolation et de misère; non pas que la pauvreté et son triste cortège se fussent appesantis sur elle; son mari était resté dix ans intendant chez M. S***; et, avec les talents naturels que possédait M. Hermann, on ne touche point, pendant dix ans, à une fortune de 200,000 livres de rente, pour qu'il n'en reste rien aux doigts. Mais la pauvre fille, qui n'avait été épousée que dans des vues ambitieuses, ayant, par sa folle conduite, fait évanouir les hautes visées de son mari, se trouvait en butte à de continuels reproches; il lui redisait sans cesse et sans pitié, qu'elle devait se trouver trop heureuse qu'il l'eût tirée d'une condition abjecte pour l'élever jusqu'à lui; que sa vie entière ne suffirait point à le dédommager d'un tel bienfait; que son lot était primitivement un obscur village, tandis que, grâce à lui, elle habitait l'une des premières villes du monde, et avait l'honneur de se trouver sans cesse en contact avec la plus haute noblesse.

Hélas! où étaient la douceur, la bienveillance et la bonté avec lesquelles, autrefois, lui parlait Ivan? L'avait-il jamais humiliée? Avait-il jamais fait couler ses larmes? « Malheureuse folle que j'ai été, se disait Oustiouche, j'avais là-bas un bonheur sûr, Dieu me punit de l'avoir dédaigné. »

Alors, elle se rappela le petit cahier, dernier souvenir du jeune savant; elle y courut comme vers une source sacrée, et, trouvant cette pensée : *Renoncez à vous-même, prenez votre croix et suivez Jésus*, elle se l'appliqua courageusement. « J'ai gâté la belle vie que le bon Dieu m'avait faite, se dit-elle; ayons, du moins, le courage de supporter la peine de ma sottise et de ma vanité; portons la croix. Ivan ne m'aurait-il enseigné que la résignation et la patience, que cela me suffirait encore pour bénir à jamais son nom. »

Dix années s'écoulèrent, pendant les-

quelles le courage d'Oustiouche ne se démentit point.

Elle avait plié et serré ses belles robes, ses bournous de cachemire blanc, ses coiffures; et, quand ses forces la trahissaient, lorsque son mari lui avait longuement énuméré les avantages que sa légèreté leur avait fait perdre, et combien il était fâcheux, pour lui, d'être descendu jusqu'à elle, sans en tirer aucun profit, elle courait auprès du coffre où étaient renfermés ces restes d'un temps bien court; elle les regardait en silence, puis s'écriait : « Je l'ai mérité! j'ai mérité toutes mes tortures! Comment ai-je pu, pour ces misérables chiffons, perdre jusqu'à la mémoire du cœur? Gardons-les, gardons-les toujours; lorsque ma souffrance me semble dépasser ma faute, ce sont eux qui me rappellent ce vertige de vanité et cette ingratitude qui ont pu étouffer en moi les souvenirs aimés de mon enfance. »

Cependant, il était au monde un brave cœur qui n'avait point oublié Oustiouche. Nous voulons parler de Nicolas Petrovitch, son frère de lait.

Lors de la disgrâce de la jeune femme, Nicolas avait été plus peiné que blessé de la légèreté de sa conduite, et n'avait pu s'empêcher de garder pour elle une espèce de commisération tendre, toute prête à lui venir en aide si besoin était.

Il n'avait point ignoré l'existence pénible que M. Hermann faisait à sa femme, mais il n'avait pas cru devoir intervenir, et, quoique plaignant Oustiouche de tout son cœur, et trouvant qu'elle payait bien cher un moment de folie, dont il sentait qu'elle n'était pas absolument seule à blâmer, il était resté spectateur invisible et muet de ce triste ménage.

Nous disons que Nicolas Petrovitch n'imputait pas à Oustiouche toute seule la folle conduite qui avait attiré sa disgrâce. En effet, madame S***, par une bonté mal entendue, en était, sinon l'unique, du moins la première cause.

Ce n'est pas tout que de vouloir faire le bien, il faut encore le savoir faire.

En élevant Oustiouche presque jusqu'à elle; en l'accablant de caresses, de louanges et de présents, madame S*** n'avait point songé à l'effet qu'une situation si nouvelle devait produire sur une tête de quinze ans, et ne lui avait point, ensuite, pardonné les erreurs qu'elle-même avait provoquées.

Il fallait ou ne point tirer si subitement Oustiouche de l'ombre où elle avait vécu jusque-là, ou, l'ayant fait, prendre la peine de calmer son exaltation et sa fièvre, et de la ramener au sentiment de sa position.

Nicolas le comprenait; voilà pourquoi il n'avait point cessé de s'intéresser à Oustiouche.

Aussi, lorsqu'après ces dix années d'angoisses et d'expiation, M. Hermann fut appelé à rendre à Dieu des comptes bien autrement terribles que ceux dont il s'était occupé toute sa vie, Nicolas se trouva là pour offrir à Oustiouche un pardon généreux (de la part de sa mère), et tous les secours dont elle pouvait avoir besoin.

Quand Oustiouche fut admise à baiser la main de madame S***, son doux et charmant visage rayonna d'une joie qu'il avait désappris à rendre.

« Mon enfant, lui dit madame S***, notre nouvel intendant est garçon; les fonctions que remplirait sa femme sont vacantes; reprenez-les. »

Oustiouche secoua la tête; ses beaux yeux se remplirent de larmes; elle voulait et n'osait parler.

« Ce n'est point cela que tu désires, lui dit Nicolas avec sa familiarité de frère; parle, as-tu quelque autre idée? — Parlez, dit aussi madame S***, parlez, Oustiouche; que craignez-vous? — Gaptarofka, murmura tout bas Oustiouche avec un soupir. — Gaptarofka! s'écria Nicolas; tu veux retourner à Gaptarofka? Eh bien! tu as raison; c'est là, ma douce fleur, c'est là qu'est ta place. Maminka (douce appel-

lation que les Russes emploient à tout âge), maminka, dit-il à sa mère, mettons-la à la tête de votre nouvelle fabrique de dentelle, vous savez, celle qui est proche de la classe de notre excellent Ivan. »

A ce nom, Oustiouche pâlit et ne put dissimuler une émotion violente. Ce nom évoquait, pour elle, de si doux souvenirs!

« Cette position vous conviendrait-elle, Oustiouche? lui demanda madame S*** avec sa grâce et sa bonté d'autrefois. — Oh! madame! oh! ma mère! »

Oustiouche ne put ajouter d'autres paroles à ces exclamations parties du cœur, mais ses larmes et ses regards reconnaissants suffirent à madame S***, et, comme le retour du voyage annuel dans les terres approchait, il fut convenu qu'on emmènerait Oustiouche, et qu'on l'irait rendre à sa vie paisible, à ses collines et à ses grands bois.

Cette décision prise, Oustiouche raya de sa vie ses dix années de souffrance et d'expiation, et se mit aux préparatifs du départ avec une joie enfantine et expansive qui se communiquait à tout ce qui l'entourait.

Mais lorsqu'on eut quitté Saint-Petersbourg, et franchi les quatre cents lieues qui séparent cette ville de Gaptarofka; lorsque les collines de son village natal montrèrent à l'horizon leurs cimes vertes et leurs panaches séculaires; lorsque, marchant toujours, on en vint à distinguer les bruits qui montent de tout endroit habité par les hommes; le grincement des roues du chariot, le marteau du forgeron, le sciage des pierres de l'église qui s'élevait; la pauvre Oustiouche se cacha la tête dans ses mains, et, ne pouvant plus contenir son bonheur et son émotion, elle se prit à pleurer à chaudes larmes.

Ce n'était rien encore; une sensation plus violente l'attendait dans les cours du château. Ivan, le modeste Ivan, presque pas vieilli, toujours vêtu de la longue redingote du paysan endimanché, se trou-

vait sous le vestibule pour recevoir ses maîtres, ainsi qu'il le faisait chaque année; et, après avoir présenté sa main à madame S***, la tendit aux personnes de sa suite, et s'avança aussi vers Oustiouche, encapuchonnée dans un bonnet de voyage, sans se douter qu'il se trouvait en face de son ancienne et inconstante amie.

Cependant, Oustiouche qui l'avait vu la première, et qui contemplait en silence ce visage calme et beau, auquel dix années n'avaient apporté ni un cheveu blanc ni une ride; ce visage où la paix du cœur était écrite en caractères indélébiles; Oustiouche ne descendait point, perdue qu'elle était dans ses pensées; et il fallut que Nicolas Petrovitch lui criât : « Descends donc, Oustiouche, » pour qu'elle fût tirée de sa torpeur.

« Oustiouche! dit Ivan. — Eh, oui! Oustiouche, reprit Nicolas, notre Oustiouche, qui nous est rendue. — Oustiouche! » répéta Ivan. Et le rigide savant, auquel on ne connaissait d'autre amour que ses livres, pâlit et serait tombé, si la muraille ne lui eût offert un secourable appui.

Alors, Oustiouche, emportée par un noble et premier mouvement, descendit,

alla vers Ivan, et lui dit avec une simplicité touchante : « Ivan, tu as beaucoup à pardonner, mais j'ai beaucoup expié. »

Ivan lui tendit la main; leurs yeux se rencontrèrent et tout fut dit entre eux; ils oublièrent le temps écoulé depuis leur séparation, et recommencèrent à vivre de leur vie d'autrefois; sauf que les heures d'études d'Oustiouche furent transformées en heures de travail et de surveillance, dans la fabrique de dentelle qui, selon le désir de Nicolas Petrovitch, fut confiée à ses soins.

Cette fabrique, on se le rappelle, avait été élevée à côté de la classe d'Ivan; de sorte que, plus tard, lorsque Oustiouche, quoique libre, se fut mariée au digne et bon esclave Ivan Ivanovitch, elle put, à la fois, vaquer aux devoirs de sa direction et à ceux de son ménage.

Aujourd'hui, Oustiouche que nous avons vue belle comme jamais, et rayonnante d'une félicité profondément sentie, répète chaque soir à quatre beaux enfants dont elle est devenue mère : « Mes amis, le bonheur ne fleurit qu'à l'ombre de la médiocrité. »

M^{me} ADAM BOISGONTIER.

LE SOLDAT DE QUIBERON.

I.

Après une journée étouffante du mois de juillet 1795, le soir était tombé brusquement; le soleil s'était enseveli derrière un rideau de sombres nuages; un silence plein de menaces planait sur la campagne; de larges éclairs déchiraient le ciel livide, et des gouttes d'eau rares et pesantes venaient rejaillir sur le sol altéré. A de rares intervalles, le vent soulevait les lames salées de la baie de Morbihan; elles entraient avant dans les terres comme au temps des grandes marées de l'année, et, en se reti-

rant, laissaient derrière elles de longues traînées d'écume.

Trois femmes assises dans une petite salle du manoir de Theix observaient les progrès de la tempête, avec cette inquiétude attristée que l'approche des commotions de la nature répand dans l'âme. La salle où elles se trouvaient était prise dans une des anciennes tours du château; elle dominait le golfe, et de ses fenêtres étroites aux profondes embrasures, on voyait, dans les jours sereins, toute l'étendue du Morbihan avec ses golfes, ses caps, et ses îles habitées par des pêcheurs.

« Quelle affreuse nuit se prépare ! dit une des jeunes filles en fermant la fenêtre et en secouant ses cheveux mouillés de pluie ; quelle nuit pour les pauvres marins ! »

Deux soupirs répondirent à cette exclamation ; les deux autres dames se serrèrent la main, et la plus âgée dit à demi-voix :

« Mon pauvre Jacques, où est-il ? »

— Hélas ! ma mère, répondit la jeune fille assise à côté d'elle, confions-le à la sainte Vierge ! »

Adélaïde s'était rapprochée, et, d'un mouvement spontané, les trois femmes se mirent à genoux, et dirent ensemble l'*Ave maris Stella*. Elles se relevèrent toujours tristes, mais plus calmes : un vieux domestique vint fermer les volets, et plaça sur la table deux bougies. Elles s'assirent et prirent leur ouvrage... Leurs occupations comme leurs pensées semblaient avoir un but commun ; madame de Turgis, dont la vue était affaiblie par l'âge et les chagrins, tricotait des chaussettes de laine ; sa fille Marie achevait une chemise d'homme de belle toile, et Adélaïde sa nièce, assise à un métier, brodait un gilet de casimir gris. Elles restèrent longtemps en silence, prêtant l'oreille au bruit étouffé de la foudre qui grondait dans le lointain ; enfin, madame de Turgis passa son tricot à sa fille et lui dit :

« J'ai laissé tomber une maille, je crois ; voulez-vous y voir, Marie ? »

Marie en rendant l'ouvrage à sa mère, la regarda. Les yeux de madame de Turgis étaient rouges, et des larmes coulaient sur ses joues, silencieuses, incessantes, comme si une source amère se fût ouverte au fond de son cœur.

« Oh ! maman, dit la jeune fille, il reviendra ! Dieu ne vous enlèvera pas votre fils.

— Ma tante, s'écria Adélaïde avec une vivacité contenue, vous n'avez pas eu de mauvaises nouvelles ?

— Rien, non, rien, mes enfants, et

c'est ce silence qui me tue... Depuis trois mois, aucune nouvelle ! où est-il ? blessé, malade, prisonnier ? »

Elle n'alla pas plus loin ; elle craignit de prononcer le mot fatal, terme de ses espérances. Les jeunes filles n'osèrent parler : Adélaïde pencha la tête sur son métier, et des larmes secrètes mouillèrent la fleur qu'elle brodait. Marie avait laissé tomber l'aiguille ; sa pensée inquiète l'emportait loin de cette chambre paisible, sur les champs de bataille où les derniers Vendéens luttèrent contre la république triomphante, dans les cachots où les défenseurs de la monarchie attendaient une mort prochaine, ou dans le fond des halliers où ils essayaient de se dérober aux poursuites de leurs ennemis. C'était là que l'âme ardente de Marie suivait son frère unique, Jacques de Turgis, le dernier rejeton d'une lignée d'hommes braves et fidèles, le dernier espoir de sa mère, l'unique affection de sa sœur. Madame de Turgis, qui vivait solitaire avec sa fille et sa nièce orpheline, dans le petit château de Theix, avait, par une protection particulière de la Providence, échappé aux proscriptions. Elle avait vécu paisible, quoique son fils se fût réuni à M. de Lescure et eût pris une part active à cette guerre de partisans, acculés dans un coin de la France et qui, durant cinq années, tinrent en échec ceux qui faisaient trembler l'Europe. Mais que d'inquiétudes au fond de cette vie tranquille ! que d'angoisses pour le fils, le frère absent, dont la tête proscribed ne viendrait peut-être jamais plus reposer sous le toit maternel ! et ces inquiétudes, il fallait les taire, ces angoisses, il fallait les cacher, car en ces jours funestes, amis, serviteurs, obligés, devenaient suspects aux malheureux ; ce n'était que chez soi qu'on osait pleurer, près des cendres muettes du foyer, ou sur le chevet, confident silencieux de tant de douleurs. Cependant, madame de Turgis avait un ami dévoué ; ce n'était qu'un pauvre domestique, mais il aimait

sa maîtresse et le frère et la sœur, jumeaux qu'il avait vus naître, et devant lui on ne craignait pas de parler. Neuf heures venaient de sonner à la pendule ; Alain entra pour mettre le couvert du souper, et pendant qu'il arrangeait avec lenteur et symétrie les assiettes et les verres, madame de Turgis lui dit doucement :

« Aucune nouvelle, mon pauvre Alain ?

— Aucune, madame, depuis ce que madame a su... Yves, le pêcheur de sardines, m'a dit que la Convention n'avait pas encore décidé du sort de ces *mes-sieurs* (1).

— Pauvres gens ! que leur fera-t-on ? dit Adélaïde avec un soupir.

— On les tuera ! en doutes-tu ? s'écria Marie. Pourvu que Jacques... »

Elle n'achevait point ; privées depuis longtemps de nouvelles, elles ignoraient le sort de M. de Turgis ; accompagnait-il Charette qui bravait encore la puissance républicaine ? avait-il rejoint Sombreuil ou, plus heureux, avait-il pu quitter la France ? Elles l'ignoraient et n'osaient rien demander.

Alain achevait d'arranger la table, lors-

(1) L'Angleterre avait promis un puissant secours aux Vendéens, et, après avoir longtemps tardé, voyant le moment de la pacification s'approcher, et voulant prolonger la guerre, elle arma, en effet, non des troupes nationales, mais sept mille prisonniers républicains et deux mille émigrés, qu'une escadre anglaise débarqua dans la presqu'île de Quiberon. Les émigrés s'emparèrent du fort Penhièvre, mais ils en furent débusqués par trahison ; les prisonniers républicains désertèrent presque tous, et, après plusieurs jours de sanglants combats, la moitié des émigrés furent obligés de capituler et de se remettre aux mains de leurs ennemis. Le général Hoche, soldat plein d'honneur, était disposé à respecter le traité, mais le représentant Tallien prétendit n'avoir compris dans la capitulation que certains prisonniers... *Sept cents* gentilshommes furent fusillés. Leurs restes reposent à la Chartreuse, près de Vannes, sous la garde des filles de la Sagesse.

qu'un coup de cloche retentit dans la maison, et le chien couché dans la cour y répondit par un aboiement de joie et de tendresse. Marie se dressa et s'écria :

« C'est le coup de cloche de mon frère ! »

Il y eut un instant de silence pendant lequel on n'entendit que les grondements de l'orage, auxquels semblait se mêler un bruit lointain de tambours et de fifres, marquant une marche militaire. Alain était descendu ; on entendit le bruit des verrous et des chaînes de la porte d'entrée, puis, un pas léger sur l'escalier, un homme entra dans la chambre, et un seul cri s'éleva :

« Mon fils ! Mon frère ! »

Le jeune homme ne s'arracha de l'étreinte de sa mère que pour se jeter au cou de sa sœur ; enfin, il vit Adélaïde, la regarda avec attention, s'inclina et lui baisa la main. Pendant ce temps, madame de Turgis semblait folle de joie ; elle donnait cent ordres à la fois ; à Alain pour qu'il fermât les portes et qu'il établît une surveillance active sur la route par laquelle on aurait pu venir lui arracher son fils ; à Marie, pour qu'elle fit préparer l'appartement du comte et qu'on prit soin de faire ajouter au souper, de manière à contenter l'appétit d'un soldat ; agitée, heureuse, elle regardait à chaque instant son fils et répétait avec une joie inquiète :

« Il est ici ! il est sauvé !

II.

« Vous aites donc parti de l'expédition, mon cher enfant ? dit enfin madame de Turgis, lorsque, un peu calmés, ils se furent assis autour de la table, Jacques à sa place d'autrefois, entre sa mère et sa sœur.

— Oui, ma mère, répondit-il. A la première nouvelle du prochain débarquement, je m'étais joint à quelques gentils-

hommes, comme moi débris dispersés de l'armée du général Charette; nous nous réunîmes à la division de M. de Sombreuil; j'eus l'honneur de combattre sous ses ordres. J'ai vu cette bataille de Quiberon, une des plus terribles peut-être que l'histoire puisse inscrire dans ses annales. D'un côté, Hoche, à la tête de ses bandes républicaines, aguerries déjà dans les combats de la Meuse et du Rhin; de l'autre, les troupes royalistes, les régiments d'Hector, de Duvresnay, de Loyal-Emigrant, de Rohan, de Biron, de Damas, où de vieux officiers de terre et de mer s'honoraient de servir comme simples soldats... L'ancienne France était là, représentée par ses plus beaux noms et ses plus nobles caractères. Les émigrés occupaient le fort Penhièvre qui ferme, comme vous le savez, l'entrée de la presqu'île de Quiberon. C'est autour du fort qu'on s'est battu pendant quatre jours, sans lâcher prise ni de part ni d'autre, La trahison, l'infâme trahison a livré le fort aux républicains, et nos troupes se sont trouvées serrées entre les colonnes de Hoche qui s'avançaient sur elles, et la mer soulevée par une effroyable tempête. Quelle spectacle que cet amas désespéré d'hommes pris entre les flots et les baïonnettes, n'ayant d'asile ni sur la terre de la patrie qui les chassait, ni sur la mer qui rejetait au rivage les embarcations où ils cherchaient un refuge! L'escadre anglaise qui les avait amenés, ne bougeait pas. J'en ai vu qui, devenus fous de rage, se jetaient sur la pointe de leurs épées; d'autres bandaient les yeux à leurs chevaux, et les forçaient à se précipiter dans la mer...

— Mais toi, mon fils, mais toi, comment as-tu échappé?

— La division de M. de Sombreuil protégeait le débarquement... Nous tâchions de défendre nos malheureux compagnons que des chaloupes, détachées trop tard de l'escadre, venaient recevoir... Nous nous battîmes tant que nous eûmes des munitions : nous ne pouvions plus nous sauver

par le mur, il fallait capituler... Sombreuil offrit sa vie pour le rachat de ses compagnons d'armes... On n'écoula point sa proposition généreuse... nous fûmes entourés, conduits à Auray, jetés pêle-mêle dans des églises transformées en cachots... Quelques-uns, grâce à la protection du commandant de la légion nantaise, purent s'échapper...

— Et tu étais de ce nombre, mon fils? »

Il inclina la tête en rougissant : sa sœur le regardait.

« Et ces malheureux gentilshommes, dit Adélaïde, seront-ils sacrifiés ?

— Cela n'est pas douteux!

— En dépit de la capitulation conclue sur le champ de bataille ! s'écria Marie avec chaleur.

— Hoche la respecterait, répondit Jacques, mais Tallien est là ! Mais oublions ces tristes souvenirs... ne songeons qu'au bonheur d'être ensemble... Ma mère, que je suis heureux d'être ici !

— Mon enfant, tu ne me quitteras plus... nous te cacherons, s'il le faut, dans la cache du *Ligueur*, que fit faire un de tes ancêtres, au temps du duc de Mercœur; là, tu seras en sûreté... et puis, des temps plus paisibles viendront bientôt; la pacification générale ne peut tarder, c'est l'opinion commune; alors, je pourrai réaliser les vœux de mon cœur. — Elle regarda Adélaïde qui baissa les yeux. — Nous vivrons unis et heureux, dans cette maison où ton père et moi nous avons passé des jours si tranquilles... Il y a du bien à faire autour de nous; j'ai conservé assez de fortune; tu le vois, tous les éléments de bonheur sont là, il n'y manque que la paix, et la paix aussi viendra... »

Jacques voulut sourire à ces doux projets, mais sa sœur remarqua sur son visage une expression contrainte et douloureuse. Il secoua la tête comme pour chasser une pensée pénible, serra et baisa la main de sa mère, sourit à sa sœur, et dit :

« Si mon bonheur ne dépend que de vous !

— Mon Jacques, je ne vous demande que de la prudence, et tout ira bien. Mais vous êtes fatigué, mouillé de pluie, et puis, la pendule marque onze heures ; quelle que soit ma joie de vous revoir, cher enfant, il faut aller vous reposer... d'ailleurs, demain est là !

— Vous le voulez, ma mère ?

— Oui, mon ami, demain nous causerons. »

Le jeune homme parut obéir à regret ; il fit quelques tours dans la chambre, parut retrouver avec plaisir les meubles, les portraits qu'il avait vus, enfant, à la même place, se pencha sur le métier d'Adélaïde, et lui dit à demi-voix :

« Était-ce pour moi, ma cousine ?

— Oui, dit-elle, nous travaillons toutes pour vous... Voyez les chaussettes que tricote ma tante, et la belle chemise que Marie fait pour vous...

— Pauvre Marie ! répondit-il en se retournant vers sa sœur, et en échangeant avec elle un regard tout rempli de cette affection si intime qui les avait unis depuis le berceau. Il se rapprocha de sa mère, et selon la pieuse coutume de la famille, il se mit à genoux, ainsi que sa sœur et sa cousine, et reçut la bénédiction maternelle.

— Que Dieu soit avec vous, mon cher fils ! dit madame de Turgis, et béni soit-il, lui qui vous a fait sortir vivant de tant de périls ! Seigneur, veillez sur nous ! Sainte Vierge, priez pour nous ! »

Jacques se releva, embrassa sa mère avec vivacité, serra sa sœur sur sa poitrine, salua Adélaïde, et s'éloigna précipitamment, comme un homme qui fait un effort surhumain. Madame de Turgis et Adélaïde, satisfaites toutes deux, se retirèrent à leur tour ; Marie, chargée des soins de la maison, demeura surprise elle-même de ne pas éprouver plus de joie.

Sont-ce les dangers que court encore

mon frère ? Est-ce l'habitude du malheur qui me glace ainsi ? se demanda-t-elle ; je ne sais, mais mon cœur est accablé d'angoisse... Elle sentait ce tressaillement intérieur qui semble présager les grands périls et les grandes infortunes ; l'ombre que le malheur projette devant lui semblait remplir son âme de ténèbres et d'effroi. Elle monta lentement l'escalier et se rendit à sa chambre ; arrivée là, elle eut le désir de voir son frère ; un ancien balcon de pierre unissait leurs deux appartements ; elle ouvrit la porte vitrée, se glissa sur le balcon, et alla doucement vers la chambre de Jacques... Les rideaux étaient ouverts et laissaient voir la chambre paisible, disposée pour la nuit, et où un lit blanc et moelleux attendait le soldat fatigué, et devait lui faire oublier les mauvaises nuits du bivouac et les dalles froides de la prison d'Auray. Jacques était à genoux, non loin de la fenêtre ; il tenait entre les mains un petit livre relié en velours rouge. Marie le reconnut : c'était le livre d'heures de sa première communion ; il priait à demi-voix ; elle prêta l'oreille et comprit : son frère disait les prières des agonisants ! Lorsqu'il eut fini, il prit un petit réveil qui se trouvait sur la cheminée, le monta et le posa près de son lit : tous ses mouvements étaient graves, et la joie combattue qu'exprimait sa physionomie durant la soirée avait fait place à une expression à la fois mélancolique et tranquille. Sa sœur, troublée, n'osa lui parler : elle se retira. A peine était-elle rentrée dans sa chambre, qu'elle entendit frapper un coup discret ; elle ouvrit, et Alain entra, pâle et l'air consterné.

III.

« Qu'avez-vous ? lui dit-elle brusquement, qu'est-il arrivé à mon frère ?

— Ah ! mademoiselle, si vous saviez ; il n'y a que vous qui puissiez l'empêcher, vous qu'il aime tant ! vous le sauverez !

— Qu'est-ce donc ? Parlez, Alain !

— Il va mourir demain, si vous ne l'empêchez ! Les émigrés pris à Quiberon ont été jugés ce matin à Auray, et condamnés à mort ; on les fusille demain à Vannes au point du jour...

— Et mon frère ?

— Monsieur le comte a été jugé, condamné aussi, mais il a demandé quelques heures pour venir voir sa mère, et il a donné sa parole de gentilhomme à ces brigands qu'il viendrait se remettre entre leurs mains... Sa parole, mademoiselle !... C'est Gildas, le métayer, qui a tout entendu à Auray, et qui m'ayant rencontré il y a une heure dans l'avenue où je faisais ma ronde, m'a raconté cela en pleurant. Il avait rencontré ce soir monsieur le comte, il l'avait reconnu, et il me répétait : Alain, il faut le sauver ! mais que faire ?

— Prisonnier sur parole ! dit lentement Marie, l'honneur engagé !

— Il le dégagera, hélas ! mademoiselle, car en montant l'escalier, il m'a dit à l'oreille : « Alain, tu m'éveilleras à quatre heures ! » Je l'éveillerais pour courir à la mort ! le fils de ma maîtresse, l'enfant que j'ai tenu dans mes bras, j'aimerais mieux être tiré à quatre chevaux... Seigneur, quels temps malheureux ! »

Pendant que le vieillard parlait, Marie semblait poursuivre et mûrir une pensée ; et une exaltation secrète, une ardeur contenue faisaient étinceler ses yeux, et monter à son front une noble rougeur. Elle dit enfin avec calme :

« Mon frère ne mourra pas, il ne faut pas qu'il meure ! Ne l'éveillez pas, mon bon Alain, faites régner dans la maison un profond silence ; cette nuit, veillez avec soin à la porte d'entrée, et tout ira bien.

— Vous le déciderez à vivre, mademoiselle ! Que ferait madame sans lui ?

— Dieu ne l'a pas rendu à ma mère pour le lui enlever ; allez, mon cher Alain, faites bien le guet, et demain, ne parlez de rien ; je me charge de tout. »

Rassuré par le ton calme et convaincu de Marie, Alain se retira ; elle resta seule avec sa résolution et l'envisagea sans crainte. Elle voulait mourir pour sauver l'honneur et la vie de son frère, et jamais bonheur plus vif n'avait fait battre son cœur qu'au moment où elle avait senti surgir en elle la pensée qu'un tel échange était possible... Les moments étaient précieux : la pendule marquait près de minuit. Avec cette énergie, cette détermination qu'on ne trouve que dans les moments extrêmes, la jeune fille fit ses préparatifs. Elle écrivit quelques lignes et les plaça ouvertes sur sa table ; elle coupa ses longs cheveux qui auraient pu la trahir et qu'elle voulait d'ailleurs laisser à sa mère et à son frère comme le seul reste qu'elle pût leur léguer ; puis, s'étant assurée que Jacques était couché et profondément endormi, elle se glissa dans sa chambre, prit ses vêtements, et enleva le réveil, que, dans une prévision de mort, il avait posé près de son lit. Avant que de se retirer, elle regarda un instant à la lueur pâle de la lampe de nuit, ce frère bien-aimé, et la pensée du sacrifice s'affermir encore dans son cœur. Accablé de fatigue, il dormait profondément, sans que l'horreur d'une mort si prochaine eût le pouvoir de troubler ce paisible sommeil, ni d'altérer même, par l'impression d'un songe, des traits nobles où respiraient le courage du soldat et la résignation du chrétien.

« Adieu, dit-elle en son cœur ! Adieu, mon frère, mon ami ! Je te laisse à notre mère pour la consoler de ma mort... O mon Dieu ! permettez qu'il ne se réveille que lorsqu'il sera trop tard pour me sauver ! Je vous confie, ô Seigneur, tout ce que j'aime, ma mère et lui !... »

Priant ainsi dans son cœur, elle avait regagné sa chambre à pas légers ; elle revêtit à la hâte les habits d'uniforme, et lorsqu'elle eut fini, elle jeta un coup d'œil interrogateur vers la glace, et recula presque, car il lui sembla que son frère lui-même

venait de lui apparaître. Ils étaient de même taille; il existait entre eux une extrême ressemblance que rendaient plus frappante encore en ce moment les longues touffes de cheveux noirs qui retombaient sur le front de Marie; ses mains délicates cachées sous des gants de peau de daim, ressemblaient aux mains longues et fines de son frère, et une mère seule eût pu distinguer, sous ce costume militaire, le frère d'avec la sœur. Satisfaite de cet examen, Marie descendit à l'écurie; le cheval, d'après les ordres donnés dans la soirée, était sellé et bridé; elle le monta et se dirigea vers une poterne dont elle avait la clef: la pluie tombée depuis plusieurs heures, avait amolli la terre et amortissait le bruit des pas du cheval; elle passa sans bruit sous les fenêtres du manoir, et adressant en son cœur un dernier, un tendre et inexprimable adieu à sa mère et à son frère, elle mit son cheval au galop et prit la route de Vannes.

IV.

L'aurore sortait calme d'une nuit de tempête, et teignait de rose le faite des clochers silencieux, lorsque Marie franchit les portes de Vannes. La ville était en ruine, les tambours battaient, le bas peuple se portait en foule dans les rues, et la jeune fille n'eut qu'à suivre le torrent pour arriver à l'église transformée en cachot où les condamnés de Quiberon avaient passé leurs dernières heures de captivité et de vie. Le cortège funèbre se mettait déjà en marche, et, à mesure que les prisonniers sortaient, un des chefs de l'escorte faisait l'appel des noms:

« Jacques-Marie de Turgis! cria-t-il.

— Me voici! » répondit une voix ferme et douce.

Et Marie prit sa place, — place désirée, — parmi les captifs.

Cette première troupe de victimes était au nombre de soixante-dix; l'évêque de Dol

et M. de Sombreuil marchaient en tête, calmes, graves tous deux; l'évêque donnait la bénédiction au peuple; quelques femmes se mettaient à genoux pour la recevoir. Marie venait aux derniers rangs; aucun de ses compagnons, absorbés dans la prière, dans les suprêmes pensées qu'ils envoyaient à des êtres chéris, ne soupçonnait sa pieuse fraude; elle marchait d'un pas ferme, mais la tête et les yeux baissés, car la modestie craintive d'une jeune fille se mêlait en elle au courage qui fait les guerriers et les martyrs; elle était de la race de ces vierges héroïques et timides qui, selon l'expression de saint Ambroise, *affrontaient la mort et craignaient les regards*. Mais une autre crainte se faisait jour dans son cœur, et troublait l'intime bonheur de son sacrifice: elle craignait que son frère, averti, ne vînt lui disputer l'honneur de la mort; elle aurait voulu hâter les pas du cortège et s'assurer de sa part du supplice; cette pensée, cette crainte la poursuivaient jusque dans sa prière, dernier élan de sa foi vers Dieu qu'elle allait voir face à face.

On arriva enfin à une promenade publique, nommée la Garenne, où devait se faire l'exécution. Les condamnés furent rangés sur deux longues files; les soldats (1) préparaient leurs armes; et l'évêque de Dol, élevant la main droite, donna à ses frères une dernière absolution. Marie avait communiqué la veille, et, sans doute, c'était le pain des forts qui lui avait donné la soif du dévouement et la force du martyr. Elle se mit à genoux, et s'unit aux prières des condamnés qui priaient à haute voix pour le salut de la France... Les troupes tirèrent à bout portant, et, pleinement heureuse, elle tomba percée de plusieurs balles et rendit à Dieu son dernier souffle qui dut s'exhaler comme l'odeur de l'encens vers celui de qui émane toute abnégation...

(1) C'étaient des soldats mayençais et belges.

V.

Cinq heures et demie sonnaient quand Jacques de Turgis se réveilla, après un sommeil long et fiévreux, qui avait succédé à des jours de fatigues, à des nuits d'insomnie. Effrayé, il se leva aussitôt, et chercha autour de lui le réveil et son habit d'uniforme qu'il avait préparé auprès de son lit. Tout avait disparu : il ne trouva qu'un habit de chasse qu'il avait porté autrefois et s'en revêtit à la hâte. Il ouvrit brusquement la porte ; Alain était à genoux sur le seuil.

« Quelle heure est-il ? s'écria le jeune homme, terrifié à l'aspect du grand jour qui éclatait dans le corridor.

— Monsieur le comte, répondit Alain, il est trop tard !

— Malheureux ! sais-tu de quoi il s'agit ?

— Oui, de votre tête, mon cher maître !

— De mon honneur, Alain ! Selle le cheval et laisse-moi partir avant que ma mère et ma sœur ne viennent me retenir !... Tu comprends, j'ai voulu les revoir ; mais ma parole est engagée... »

Quoique ce dialogue eût lieu à voix basse, il fut entendu de M^{me} de Turgis, que l'inquiétude tenait éveillée. Elle courut vers son fils :

« Oh ! madame, s'écria Alain, retenez-le, il veut aller mourir là-bas, avec les pauvres émigrés qu'on fusille !

— Mon fils ! s'écria sa mère, en se jetant sur lui et en l'enlaçant dans ses bras, tu ne peux pas mourir ! Si tu meurs, je meurs ! »

Alain s'était élancé vers la chambre de Marie, espérant qu'elle allait joindre ses supplications à celles de sa mère. Il frappa : on ne répondit pas ; il ouvrit avec la liberté d'un vieux serviteur, et revint plus pâle et plus effrayé vers Jacques, qui se débattait dans les bras de sa mère et sous l'étreinte d'Adélaïde, qui s'était jetée à ses genoux, et il s'écria :

« Mademoiselle n'est pas là ! Elle ne s'est pas couchée ! »

Un même sentiment les poussa tous dans cette chambre déserte. M^{me} de Turgis la première vit les cheveux et le billet. Elle le parcourut, et, défaillante, elle le donna à son fils. Il contenait ces mots :

« Mon bon frère, tu ne mourras pas, et
» ton honneur sera sauvé. Vis et console
» notre mère ; dis-lui de ne pas me trop
» pleurer : il m'est si doux de mourir pour
» toi ! Notre grande ressemblance va pro-
» duire son dernier effet ; elle m'amusait
» dans notre enfance, aujourd'hui elle me
» rend bien heureuse. Adieu, chère ma-
» man ; adieu, mon bien-aimé Jacques ;
» adieu, ma sœur Adélaïde : nous nous
» reverrons dans le sein de Dieu !

» MARIE.

« Et je laisserais périr ma sœur ! » s'écria le comte en s'arrachant des bras de sa mère et en descendant précipitamment l'escalier.

Tous le suivirent. Dans le vestibule, ils trouvèrent le vieux métayer Gildas, à qui une fille de basse-cour venait d'ouvrir la porterne. Il semblait consterné. À la vue de M. de Turgis, il recula comme si un spectre se fût levé devant lui.

« Monsieur, vous ! est-ce vous !... Et qui donc ai-je vu tomber tout à l'heure sous les coups de fusil, portant votre habit et votre nom ?... »

— C'est ma sœur, malheureux que je suis ! Elle est morte pour me sauver ! »

Le comte s'évanouit entre les bras de sa mère qui, au milieu d'une inexprimable douleur, trouva des forces pour soigner celui qui était désormais son unique enfant. On le porta dans la *Cache du Liqueur* ; quand il revint à lui, une fièvre ardente s'était emparée de son cerveau, et sans cesse il se levait sur sa couche, parce qu'on l'appelait, parce qu'il devait, qu'il voulait aller mourir !...

Le soir du même jour, Adélaïde, portant

une coiffe de paysanne et une cape noire, se rendit à Vannes, accompagnée d'Alain et de Gildas; ils allèrent à la Garenne, et se mirent à chercher, parmi cette foule de cadavres, les restes précieux de Marie. Après une heure de pénibles explorations, on trouva un corps mince et svelte, vêtu d'un uniforme bleu à revers blancs; Adélaïde le tourna avec une tendre précaution. C'était M^{lle} de Turgis. Ses traits n'étaient nullement altérés; mais ses yeux entr'ouverts semblaient encore lancer dans le vague un regard inquiet, comme si elle eût craint qu'on ne vînt la disputer à la mort.

Elle tenait dans ses mains jointes et gantées un chapelet que son frère lui avait donné autrefois... Adélaïde l'embrassa en pleurant, lui ferma les yeux, et la plaça elle-même sur un brancard qu'Alain et Gildas avaient apporté. On la ramena ainsi au manoir de Theix.

Elle fut ensevelie au pied de l'autel, où, deux ans plus tard, Jacques et Adélaïde reçurent le sacrement de mariage. Ils furent heureux; mais celle qui s'était immolée pour le bonheur des siens n'était-elle pas plus heureuse encore?.....

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quelles sont les quatre belles-sœurs, toutes, l'une après l'autre, reines de France; dont la première mourut sur l'échafaud, la seconde dans un monastère,

la troisième en province, vivant sur ses terres, la quatrième à Paris, femme sans mari, reine sans royaume?

Économie Domestique.

LES RESTES.

Légumes et racines du potage. — Le lendemain, en les passant, on en fait une excellente purée que l'on mouille de bouillon, et à laquelle on ajoute des croûtons frits; en les taillant en petits filets qu'on fait roussir dans le beurre, on en fait une julienne que l'on garnit, ou de riz, ou de croûtons.

Le bœuf. — Haché et mêlé avec des pommes de terre, on en fait des boulettes (voyez le journal, année 1852); à la *bonne femme*, c'est-à-dire, coupé en tranches, couvert de chapelure, de persil et d'échalottes hachées, assaisonné d'un peu de beurre et de bouillon, et mis au four ou sous le four de campagne; en *miroton*, coupé en tranches et servi par-dessus un petit ragoût d'ognons; *froid*, avec une sauce tomate ou une sauce piquante; à la *vinaigrette*, avec huile, vinaigre, persil, ciboules hachées, filets d'anchois, etc.

Le veau rôti se réchauffe en croquettes (voir le journal) en émincé blanc : on fait fondre du beurre, on le lie avec de la farine, on ajoute citron, muscade, poivre et sel, on met dans cette sauce les tranches de veau rôti, et on le lie avec un ou deux jaunes d'œufs; à l'*italienne* : coupez en tranches minces le veau rôti, faites-le réchauffer dans une sauce composée de beurre, chapelure, fines herbes hachées, sel, poivre, demi-verre d'huile et jus de citron. La tête de veau se coupe en filets que l'on trempe dans de la pâte et que l'on fait frire.

Le gigot se réchauffe en émincé roux aux échalottes. On le coupe finement et en travers, on le met dans une casserole avec un bon morceau de beurre, on le fait revenir un instant; on ôte la viande, et on ajoute au beurre quelques échalottes hachées, un verre de bouillon, un demi-verre

de vin blanc, poivre, sel, un peu de basilic. On laisse bouillir un quart d'heure, on remet la viande, et après quatre ou cinq bouillons, on sert. On fait aussi du gigot froid un *hachis*. On fait hacher très-fin les chairs, après en avoir enlevé peaux, membranes et tendons; on le met dans la casserole avec un morceau de beurre; fines herbes; on mouille avec un peu de bouillon et on sert promptement. On peut encore, après avoir arrangé le hachis comme nous le disons plus haut, le dresser sur un plat qui aille au feu, le couvrir de chapelure et le mettre au four ou dans le four de campagne, jusqu'à ce que le dessus forme une croûte dorée.

Le *gibier* de marais ou de plaine, les pigeons, se réchauffent en *salmis* (voir le journal, année 1851). La volaille se réchauffe en blanquette, ou émincé blanc, ou se sert froide, avec l'huile et le vinaigre, ou mieux avec une sauce piquante froide, composée comme suit : Cassez dans une saucière un ou deux jaunes d'œufs, délayez-les doucement, en tournant, avec trois cuillerées d'huile, ajoutez une cuille-

rée et demie de vinaigre, poivre, sel, persil, échalottes hachées très-fin, un morceau de sucre, moutarde; mêlez bien ces ingrédients et servez.

Les *choux-fleurs* de la veille se réchauffent au fromage. On les étend, en les écrasant un peu, avec le reste de la sauce blanche sur un plat qui aille au feu, on les couvre d'un lit de fromage râpé, gruyère ou parmesan; on y mêle un peu de chapelure très-fine, et on réchauffe pendant 15 minutes sous le four de campagne. On peut, au lieu de fromage, ne mettre que de la chapelure.

Asperges de la veille; on les coupe en très-petits dés; on les passe au feu avec un peu de beurre, et on les mêle à des œufs brouillés.

Salsifis ou *scorsonères* de la veille. Trempez-les dans de la pâte à frire, et faites-les frire et se bien colorer. (La pâte à frire se fait en délayant la farine avec une demi-cuillerée de vinaigre, un peu de sel fin, et du lait suffisamment.) Les *choux* verts et rouges se réchauffent dans leur sauce et n'en sont que meilleurs.

CORRESPONDANCE.

A nous maintenant, ma jeune amie, de nous retrouver ensemble, de continuer cette route où nous avons recueilli tant d'aimables leçons, de gracieux récits; à nous de partager encore les doux et charmants souvenirs de cette vie intelligente où nous a si tendrement dirigées l'amie qui vient de nous quitter...

Mais en déposant sa plume, si longtemps consacrée à nous apprendre comment on peut être heureuse par toutes les ressources de l'esprit, de l'étude et du travail, elle n'a pas renoncé aux sympathies qui l'unissaient à nous, les enfants d'adoption de son cœur et de sa pensée, destinées à devenir tour à tour d'aimables jeunes filles, des épouses dévouées, de bonnes

mères de famille. Nous ne l'oublierons jamais, et lorsque nous serons arrivées à l'âge où l'on raconte à ses enfants les joies de la jeunesse, nous nommerons bien des fois avec attendrissement et reconnaissance celle dont l'âme délicate et l'esprit élevé eurent sur les débuts de notre vie une si heureuse influence.

Et moi, qui ai partagé toutes tes impressions, qui suis depuis si longtemps initiée à cette œuvre, oserais-je aujourd'hui venir prendre la place de Jeanne et de Florence, que nous aimions tant, si, réclamant en leur nom ton affectueuse indulgence, je n'étais assurée d'être entendue.

Viens donc, je t'en prie, viens me tendre la main, toi pour qui je vais chercher

d'utiles et ingénieux travaux, d'intéressantes leçons. Dis-moi tout ce qui peut te plaire, tout ce que tu peux désirer... Habitue à tes goûts, toujours empressée de répondre à ton appel, je voudrais me faire aimer de toi ; heureuse, si je pouvais penser qu'en ouvrant ton Journal les mois suivants, tu accueilleras avec un sourire le nom de ta nouvelle amie.

Entrons dans notre nouvelle tâche, et rendons-nous compte des travaux et des patrons de notre numéro d'aujourd'hui.

N° 1. Coin de mouchoir plumetis, point de plume et point d'arme ; une dentelle n'est pas indispensable.

N° 2. Zoé, appartient à ce mouchoir, plumetis et point d'arme.

N° 3. Taie d'oreiller pour porter un enfant ; broderie anglaise et roues ; les marguerites faites au plumetis seraient plus jolies ; on la double de soie ou de lustrine de couleur claire, le feston sert de garniture, il faut pour cela le laisser dépasser jusqu'à la jonction des dents.

N° 4. Entre-deux au plumetis, pour poignets et brandebourgs de robes d'enfants.

N° 5. Adèle, plumetis.

N° 6. Écusson plumetis.

N° 7. Abat-jour. Tu pourras l'exécuter très-facilement et surtout très-économiquement, si tu veux y employer les fleurs dont tu t'es parée l'hiver dernier, et qui ne pourraient plus te servir.

Choisis une carcasse d'abat-jour ordinaire, mais des plus grandes que tu pourras trouver, afin d'éviter le contact des fleurs avec le verre : coupe les montants de laiton qui se trouvent en dessous et qui t'empêcheraient de placer l'abat-jour sur un globe, recouvre cette carcasse d'un tulle blanc double à très-grosses mailles et très-ferme.

Si tu veux faire toi-même la carcasse, tu n'as qu'à adapter trois montants en fil de laiton un peu fort à deux cercles également en fil de laiton, dont l'un, celui du

bas, est beaucoup plus évasé que celui du haut.

Ceci une fois bien établi, tu fouilleras dans tous tes cartons, choisiras les fleurs et les feuilles que tu destineras à ton abat-jour : tu les colleras sur le tulle à l'aide d'un peu de gomme arabique délayée dans de l'eau : le tulle doit être entièrement caché.

A mon avis, les fleurs les moins grosses sont celles qui font le mieux : on laisse pendre des feuillages assez bas, comme si c'étaient des branches de lierre ; c'est ce qui complète l'abat-jour, tout en projetant dans l'appartement une demi-lumière.

Si tu veux l'orner de fleurs en papier, consulte le Journal, qui t'en a donné une collection si complète.

Au lieu d'un abat-jour, on peut adopter la forme d'un globe de lampe ; la carcasse sera de même composée de fils de laiton et de tulle : tu comprends qu'en ce cas, tu devras supprimer les feuillages tombants qui ne serviraient qu'à cacher le pied de la lampe.

N° 8. Première figure d'un vide-poche en filet orné de jais, dont la forme te plaira, je l'espère ; aussi vais-je tâcher de te l'expliquer de mon mieux.

Si tu ne veux pas avoir l'ennui d'établir la carcasse de cet ouvrage, fais-la prendre chez M. Constant où tu trouveras tous les objets nécessaires à la confection des petits travaux que nous t'indiquons : si, au contraire, tu veux avoir le mérite de le faire entièrement, prends du fil de laiton un peu fin, dispose-le d'après les mesures qui te sont données très-exactement par le n° 9 ; choisis du cordonnet de moyenne grosseur, de la couleur que tu préfères, et qui s'harmonise le mieux avec l'appartement auquel tu le destines.

Cherche un moule à filet un peu gros, et tu commenceras par faire le petit sac représenté par la figure n° 8 ; il doit avoir 80 ou 82 mailles de circonférence sur

48 de hauteur, c'est-à-dire 22 ou 24 petits trous : arrivée à la dernière rangée, tu passes ton fil dans ces mêmes mailles, ce qui serre le sac comme si tu voulais en faire un filet à papillon, regarde le bas du n° 8.

— La carcasse (n° 9) se recouvre avec le même cordonnet, en faisant un point de feston. — Ce n° 9 t'indique toutes les proportions de tes laçons; tu y adapteras ton sac en filet. Ensuite tu verras qu'il faut placer deux garnitures de jais autour des deux lignes courbes A, A, A, et B, B, B de manière à former une espèce de draperie haute de 9 cent. Pour le gland, il faut premièrement un moule de bouton assez gros. Une fois garni de soie, on le coud au sac dont la coulisse est déjà serrée, on le recouvre de jais, soit pour l'enjoliver, soit pour cacher sa jonction avec le sac. Au-dessous de ce bouton, tu attacheras, aussi serré que possible, un gland formé par des chaînes de jais de 10 cent. de long. Les rubans qui soutiennent ce vide-poche, sont également entourés de jais blanc formant de petits carrés pour chacun desquels il faut 16 perles de chaque côté et 4 pour le milieu. Tu les enfileras séparément, les deux côtés ne se réunissant qu'aux 4 perles du milieu. A travers ces carrés, tu passeras un ruban de satin de la largeur d'un doigt; il en faut trois, ceux des côtés ont 50 cent.; le tout est surmonté d'une jolie rosette; elle se fait avec ce même ruban, et doit être aussi ornée de jais.

N° 10. Effet du vide-poche terminé.

N° 11. Berthe en dentelle pour robe décolletée. La même forme pourrait se faire avec des garnitures de mousseline brodée.

N° 12. Dessin de tapisserie représentant un oiseau voltigeant sur une guirlande de fleurs. Tu peux employer ce dessin pour coussin, écran de cheminée, tapis de table, descente de lit, ou pour ces puffs dont on orne maintenant les salons. Cet oiseau a la tête et la gorge rouges, le col jaune et les ailes grises et bleues.

N° 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36. Alphabet gothique.

GRAVURE. — *Immaculée Conception*, d'après le tableau de Murillo.

Ici finit la petite édition.

N° 37. Devant de robe à basque, couvert d'un dessin pour broderie au passé.

N° 38. Moitié du dos.

N° 39. Petit côté.

N° 40. Manche, forme Bassompierre, les sous-manches doivent être taillées de même.

La planche du mois prochain te donnera un joli dessin pour ce nouveau genre de manches dont l'exécution te sera très-facile. Pour toilette simple, je trouve très comme il faut des bouillons à semé, et mieux en rapport avec la saison. En montant ce corsage, il faut, à partir du *dessous de bras*, faire une petite pince qui marque la taille.

Quant aux volants, ils sont, comme tu le vois, de hauteur graduée. Le premier a 30 cent., le deuxième, 25 cent., et le troisième, 20 cent.

J'aimerais beaucoup cette robe sur taffetas bleu, marron, violet ou vert. La broderie peut aussi se faire d'une couleur tranchante, telle que noir sur vert, bleu sur noir.

Pour nous, ce charmant dessin n'est pas complètement inutile, pouvant bien nous permettre de ne broder que le corsage et les manches, ce qui est bien plus simple, mais cependant fort élégant pour jeunes personnes, cette année surtout où les broderies de tous genres font fureur. Si ta mère désire une robe moins habillée, tu pourrais supprimer les volants et broder la jupe sur drap, cachemire ou taffetas, en forme de tablier. La disposition du corsage pourrait servir en accompagnant le dessin gracieusement jusqu'à la ceinture.

Le dessin de la planche de tapisserie colorée peut s'employer pour dessus de livre de messe, en prenant du canevas de soie, ou bien encore comme voile pour mettre

devant le saint sacrement lorsqu'il est exposé et que le prédicateur monte en chaire.

Puisque je suis en train de te parler ouvrage, je veux aussi t'enseigner à faire le tricot Van-Dyck; mais avant, je crois utile de te rappeler la signification des termes employés pour les tricots.

Un jeté en augmentation, c'est passer le fil devant l'aiguille.

Une maille nulle : il faut glisser une maille de l'aiguille gauche sur la droite, sans la tricoter.

Un jeté tourné à l'envers. — Prendre le fil qui se trouve devant l'aiguille, comme dans toutes les mailles à l'envers, le tourner sur l'aiguille et le ramener devant.

Un jeté tourné à l'endroit. — Prendre le fil qui se trouve derrière l'aiguille droite et entourer l'aiguille de manière à ce que le fil se trouve dans la même position.

Un rétréci à l'endroit ou diminution. — Prendre deux mailles ensemble et les tricoter comme une maille à l'endroit.

Un rétréci à l'envers. — Prendre deux mailles ensemble, comme on prend une maille pour la tricoter, et tricoter ces deux mailles à l'envers.

Une maille prise en dedans. — C'est prendre la maille comme si l'on voulait faire une maille nulle, mais sans la laisser glisser, et la tricoter comme une maille à l'endroit. Les rétrécis à l'endroit se font souvent en dedans.

Un rétréci de trois mailles. — Prendre une maille sans la tricoter, faire un rétréci à l'endroit, croiser avec l'aiguille gauche la maille nulle sur le rétréci.

Ceci bien compris, je commence le tricot Van-Dyck.

14 mailles pour la bordure et 14 pour le dessin.

1^{er} TOUR : 2 endroit, 1 rétréci, 5 endroit, 1 jeté, 5 endroit, 1 rétréci, finir par 2 mailles endroit.

2^{me} TOUR à l'envers.

3^{me} TOUR : 2 endroit, 1 rétréci, 4 en-

droit, 1 jeté, 1 endroit, 1 jeté, 4 endroit, 1 rétréci, finir par 2 endroit.

4^{me} TOUR à l'envers.

5^{me} TOUR : 2 endroit, 1 rétréci, 3 endroit, 1 jeté et 3 endroit, deux fois, 1 rétréci, finir par 2 endroit.

6^{me} TOUR, à l'envers.

7^{me} TOUR : 2 endroit, 1 rétréci, 2 endroit, 1 jeté, 1 endroit, 1 jeté, 1 maille nulle, 1 rétréci, croiser la maille nulle sur le rétréci, 1 jeté, 1 endroit, 1 jeté, 2 endroit, 1 rétréci, finir par 2 endroit.

8^{me} TOUR, à l'envers.

9^{me} TOUR : 2 endroit, 1 rétréci, 1 endroit, 1 jeté, 3 endroit, 1 jeté, 1 endroit, 1 jeté, 3 endroit, 1 jeté, 1 endroit, 1 rétréci, finir par 2 endroit.

10^{me} TOUR, à l'envers.

11^{me} TOUR : 2 endroit, 1 rétréci, 1 jeté, 1 endroit, 1 jeté, 1 maille nulle, 1 rétréci, croiser la nulle sur le rétréci, 1 jeté, 3 endroit, 1 jeté, 1 nulle, 1 rétréci, croiser la nulle sur le rétréci, 1 jeté, 1 endroit, 1 jeté, 1 rétréci, finir par 2 endroit.

12^{me} TOUR, à l'envers.

13^{me} TOUR : 2 endroit, 1 rétréci, 5 endroit, 1 jeté, 1 rétréci, 4 endroit, 1 rétréci, finir par 2 endroit.

14^{me} TOUR, à l'envers.

Recommencer par le 3^{me} TOUR.

Hier soir, me promenant, un peu pour moi, mais beaucoup à ton intention, car je savais que j'avais à t'écrire; j'ai remarqué dans un magasin, entre mille autres choses charmantes, une très-jolie coiffure genre fanchon, mais sans barbes, en velours noir découpé à l'emporte-pièce, dont le dessin formait des fleurs et des feuilles; de chaque côté étaient placés des nœuds de velours rose, n° 5, ce qui donnait à cette coiffure un petit air espagnol plein de grâce et de jeunesse. Il faut pour chaque nœud 1 mètre 50.

Voici deux toilettes aussi jolies que simples, portées par deux jeunes filles, à une petite soirée dansante où je me trouvais;

l'une d'elles, avait une robe de mousseline blanche à trois volants, ayant chacun un double feston, au-dessus desquels était un bouillon de mousseline où l'on avait passé un ruban de satin bleu-ciel, de la largeur de deux doigts; le corsage et les basques étaient garnis de même, ainsi que les petites manches courtes : ses cheveux, relevés à la Valois, se trouvaient entourés par une résille formée de petits rubans blancs et bleus. Son amie, un peu plus âgée, portait une robe de tarlatane blanche à deux jupes, avec broderie au crochet, formant des fleurs de toutes couleurs. Le corsage rond, décolleté et à ampleur, était monté sur un bracelet qui avait cette même petite bordure; les manches courtes, à bouillon, étaient relevées dans le milieu par une légère agrafe de fleurs des champs; elle avait posé sur ses bandeaux peu bouffants une guirlande de ces mêmes fleurs descendant très-bas sur le front. Une ceinture à longs bouts, de taffetas blanc, avec broderie de fleurs rappelant celles de la robe et de la coiffure, terminait cette toilette si jeune et si distinguée.

Description de la gravure. — Robe de taffetas bleu à trois volants, brodée au passé, le dessin et la forme du corsage se trouvent aux n^{os} 37, 38, 39, 40, 41 et 42. Col en application d'Angleterre, ainsi que les sous-manches Bassompierre. Chapeau de satin blanc avec fanchon de velours noir découpée en dents de loup, bordées par une petite blonde; un bord de velours découpé se renverse sur la passe; sur le côté est un bouquet de plumes blanches mouchetées

de noir; le dessous est orné d'une demi-guirlande de fleurs accompagnant des touffes de tulle tuyautées. Pour en faire un élégant chapeau de jeune fille, supprime les plumes.

L'autre toilette va te fournir une foule d'idées pour tes costumes de bal. Ce sont deux jupes de gaze rayée. Les rayures peuvent être en or, argent, couleur rose, bleu, ou blanc sur blanc, etc.; la taille froncée est ornée d'une berthe formant pointe, qui se termine dans un nœud de ceinture à longs bouts, entourée d'un filet d'or, d'argent, ou des dispositions des raies de la robe. Les petites manches bouffantes sont traversées, de distance en distance, par un ruban d'un doigt, également lamé dans le style de la robe. De chaque côté des bandeaux une touffe d'œillets flamands, entremêlés de rubans. Ces robes se font encore en taffetas, avec les raies or ou argent.

Nous voici au terme de nos explications. M'as-tu toujours comprise? S'il t'est resté dans l'esprit quelque confusion, quelque obscurité, tu voudras bien, j'espère, m'adresser tes observations; je n'y verrai qu'un témoignage de cette bonne affection à laquelle je faisais appel en commençant.

Adieu. Je m'occupe de faire une ample moisson de travaux pour notre prochaine correspondance.

Puisses-tu désirer aussi vivement ma nouvelle lettre que je me promets de satisfaction à te l'écrire!

Tout à toi.

E. E.

ÉPHÉMÉRIDES.

20 JANVIER 1790. — MORT DE HOWARD.

Ce fut en visitant comme shériff du comté de Bedford, les affreuses prisons soumises à sa juridiction, que Howard sentit se révéler sa vocation. Dès cet instant, il ne cessa de réclamer, de toutes les manières et par toutes les voies, la ré-

forme des prisons, étendant son zèle et son humanité non-seulement aux prisons de l'Angleterre, mais à celles de toute l'Europe. Il peignit, de la manière la plus énergique, les misères des prisonniers; ceux de Newgate et de Ludgate étaient décimés

par une fièvre permanente, résultat de la faim et de l'infection ; les mêmes désordres régnaient à bord des pontons, et même dans les hôpitaux. Il parcourut à diverses reprises toute l'Europe, signalant ces cruautés gratuites, éveillant partout l'attention des gouvernements et des corps savants, s'adressant même aux monarques, en faveur des pauvres prisonniers, ainsi qu'il le

fit à Vienne, en parlant à Joseph!...—Vous vous plaignez de mes donjons, lui dit celui-ci ; mais, dans votre pays, ne pend-on pas les malfaiteurs ? — Il vaut mieux être pendu, répondit l'Anglais, que d'habiter les donjons de Vienne.

Ce dévoué réformateur, atteint à son tour de la fièvre des prisons, mourut à Malte, à l'âge de 64 ans.

MOSAÏQUE.

Que Dieu est grand ! que la source d'où toute vie, toute beauté, toute bonté découle, doit être profonde et infinie ! S'il y a tant à voir, à admirer, à s'étonner dans un seul petit coin de la nature, que sera-ce quand le rideau des mondes sera tiré pour nous et que nous contemplerons l'ensemble de l'œuvre sans fin ? Il est impossible de voir et de réfléchir, sans être inondé de l'évidence intérieure où se réfléchit l'idée de Dieu. Toute la nature est semée des

fragments étincelants de ce miroir où Dieu se peint.

LAMARTINE.

L'aumône est le sel des richesses ; sans ce préservatif elles se corrompent.

Maxime arabe.

Maîtrise les cornes des quadrupèdes avec des cordes, et le cœur des hommes avec des bienfaits.

Proverbe arabe.

RÉBUS.

